

LE MARI ¹⁶³⁸
POUSSÉ A BOUT,

O U

LE VOIAGE A LONDRES.

COMEDIE en V. Actes,

Commencée par le Chevalier VANBRUGH,

& achevée par COLLEY CIBBER ;

TRADUITE DE L'ANGLAIS.



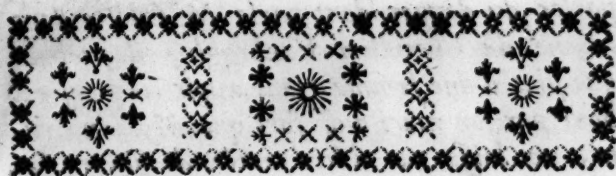
A LONDRES,

Et se débite à LAUSANNE,

Chez FRANÇOIS GRASSET,

M D C C L X I

*71-300



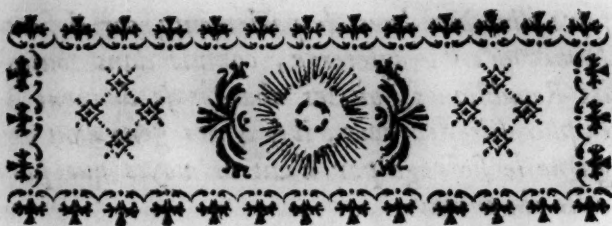
A V E R T I S S E M E N T.

CETTE Comédie est une de celles qui ont à juste titre valu le plus d'applaudissemens & les plus nombreux auditoires au théâtre Anglois. Le Chevalier Vanbrugh auteur de cette piece, est aussi connu par sa qualité d'architecte, que par celle d'auteur. C'est lui qui établit le théâtre de Haymarket, où l'on représentoit des Comédies dans ce tems là ; M. Congreve & le Chevalier Vanbrugh étoient les principaux directeurs de la troupe de Haymarket. On trouva que le bâtiment étoit trop vaste pour la Comédie, & dans la suite ce théâtre a été destiné à l'opera. M. de S. Evremond a traduit une Comédie de notre auteur, qui se trouve parmi les œuvres de ce bel esprit François, sous le titre de la Femme poussée à bout. Cette piece pèche par un endroit essentiel, par la grande licence des mœurs, sans

parler du danger dont parle M. Cibber dans
 la vie du Chevalier Vanbrugh ; il pretend
 que plus d'une femme, sans avoir été poussée à
 bout par son mari aussi fort que Mylady Bru-
 te, ne laisse pas d'être tentée de suivre son
 exemple. Le mari poussé à bout, que nous
 traduisons, est une piece aussi morale que
 facétieuse ; elle a cela de particulier, qu'on
 trouve deux intrigues aussi bien que deux
 titres. Les scenes de ces deux intri-
 gues sont entremêlées de façon qu'elles font
 une seule piece. On voit dans les unes un
 tableau excellent de la vie dissipée des fem-
 mes de Londres du grand ton, & le por-
 trait, quoiqu'en passant les mers, pourra trou-
 ver des ressemblances sur terre ferme. Il sera
 toujours plus aisé de trouver des Mylady
 Townly, que des Messieurs Manley. Les
 Scenes qui appartiennent au voyage de Lon-
 dres sont remplies de humour, qui devient
 quelquefois bas comique ; mais cette partie
 de la piece est pour le moins aussi pittoresque
 que l'autre. La simplicité grossiere de certains
 Gentilshommes campagnards, & l'ambition
 souvent ruineuse de devenir membre de parle-
 ment, y sont traitées avec beaucoup de vérité.
 Cette maladie politique est si forte en Angle-
 terre, qu'on a vu de nos jours des hommes
 dépenser jusques à L 30000 Sterling pour se
 faire

*faire élire membres de parlement ; car il faut
savoir qu'en Angleterre , comme dans toutes
les Republiques , où les charges se donnent à
la pluralité des voix , il y a des gens dont on
gagne le suffrage par d'autres voyes que par
celle du mérite.*





L E M A R I
 P O U S S É ¹ A B O U T ,
 O U
 L E V O Y A G E D E L O N D R E S ,
Comédie en cinq Actes.

A C T E U R S.

Mylord TOWNLY, prononcez TAUNLEI.

Myladi TOWNLY.

Mylady GRACE, sœur de Mylord Townly.

Mr. MANLEY, Amant de Mylady Grace.

Le Chevalier FRANÇOIS WRONGHEAD,
 prononcez RONDHAID.

Mylady WRONGHEAD.

RICHARD

VII

RICHARD, fils du Chevalier Wronghead.

Mlle. JENNY, fille du Chevalier Wronghead.

Jean MOODY, valet du Chevalier Wronghead.

Le Comte BASSETE, un Chevalier d'industrie.

Mme. MOTHERLY, Hoteffe de la famille Wronghead.

MYRTILLE sa niece, amoureuse du Comte Bassete.

Mme. TRUSTY, femme de chambre de Mylady Townly.

Masques, Huissiers, suite.

*La scene est en partie chez Mylord Townly
& en partie chez le Chevalier Wronghead
à Londres.*

ACTE

Le premier de ces deux ouvrages
est intitulé : *Le premier de ces deux ouvrages*

Le second de ces deux ouvrages
est intitulé : *Le second de ces deux ouvrages*

Le troisième de ces deux ouvrages
est intitulé : *Le troisième de ces deux ouvrages*

Le quatrième de ces deux ouvrages
est intitulé : *Le quatrième de ces deux ouvrages*

Le cinquième de ces deux ouvrages
est intitulé : *Le cinquième de ces deux ouvrages*

Le sixième de ces deux ouvrages
est intitulé : *Le sixième de ces deux ouvrages*

Le septième de ces deux ouvrages
est intitulé : *Le septième de ces deux ouvrages*

Le huitième de ces deux ouvrages
est intitulé : *Le huitième de ces deux ouvrages*

Le neuvième de ces deux ouvrages
est intitulé : *Le neuvième de ces deux ouvrages*

Le dixième de ces deux ouvrages
est intitulé : *Le dixième de ces deux ouvrages*

Le onzième de ces deux ouvrages
est intitulé : *Le onzième de ces deux ouvrages*

Le douzième de ces deux ouvrages
est intitulé : *Le douzième de ces deux ouvrages*

Le treizième de ces deux ouvrages
est intitulé : *Le treizième de ces deux ouvrages*

Le quatorzième de ces deux ouvrages
est intitulé : *Le quatorzième de ces deux ouvrages*



ACTE I.

SCENE PREMIERE.

MYLORD TOWNLY seul.

Pourquoi me suis-je marié ? Ne devois-je pas prévoir que ma façon de vivre, simple & raisonnable, ne pourroit pas s'accorder avec les goûts d'une Femme aussi dissipée que la mienne ? A-t-elle oublié un seul point de tout ce qui pouvoit me faire de la peine ? A-t-elle ménagé quelque chose ? oui, il faut que je lui rende justice, sa reputation..... je n'ai aucun sujet de me plaindre de ce côté ; mais est-il possible que livrée au torrent des Plaisirs & du Monde, elle puisse la conserver longtemps ? ce doute me tourmente, & la vanité qu'elle tire de sa vertu me devient insupportable ; car enfin il semble qu'à l'abri de cet unique mérite elle prétende ôser se

A

livrer

livrer impunément à tous les autres vices dont Londres est inondé, comme si c'étoit là le privilege d'une Femme de qualité. Il est surprenant, qu'avec ce gout décidé pour les plaisirs, elle soit sans amant. Elle s'imagine de relever son triomphe par le peu d'égards qu'elle a pour son mari, qu'elle laisse livré à ses réflexions & à son ménage, pendant qu'elle passe sa vie à jouer. Il est tems d'y mettre ordre, & je ne veux plus qu'elle abuse de ma patience. Cependant, je ne pretens pas la brusquer. Ma sensibilité pourroit me faire aller trop loin : outre qu'il est des naturels qu'on pousse à bout par trop de sévérité. La voila, je vais prendre sur moi quelque tems.

S C E N E I I.

MYLORD TOWNLY, MYLADY.

MYLORD TOWNLY.

QUoi Madame vous sortez déjà, immédiatement après le diner ?

M Y L A D Y.

Mylord, que voulez-vous que je fasse chez moi ?

Milord.

MYLORD.

Que fait ma Sœur , Mylady Grace ,
quand elle y reste ?

MYLADY.

Je n'y comprends rien ! Et vous , vous
amusez - vous jamais à la maison ?

MYLORD.

J'avoue Madame , qu'il dépendroit de
vous de m'en rendre le séjour plus agréable.

MYLADY.

Agréable , & vous prétendez réelle-
ment , mon cher Mylord , qu'une femme
de mon rang & de mon esprit , reste à
la maison pour en rendre le séjour agréa-
ble , à qui , à son mari ? Dieu quelles
notions singulieres on trouve à de certains
hommes !

MYLORD.

Et ne croyez - vous pas Madame , les
notions de certaines femmes pour le moins
aussi extravagantes ?

MYLADY.

Oui Mylord je trouverois extravagantes
les femmes , qui , soumises à vos préceptes ,
se laisseroient ainsi enfermer comme des
colombes avec leurs chers époux.

MY LORD.

Et que doit penser le monde de celles qui volent continuellement par la Ville comme des oiseaux égarés ?

MY LADY.

Ah le monde n'est pas assez impoli pour dire du mal des personnes qui l'aiment.

MY LORD.

Ni moi assez-bien élevé pour approuver que ma femme soit continuellement repandue ; bref, Madame , la vie que vous menez.....

MY LADY.

Est à mon avis la plus charmante qu'il se puisse.

MY LORD.

Si une femme n'avoit d'autre vocation que de se plaire à elle-même , je ne disputerois pas contre vos goûts.

MY LADY.

A qui voulez-vous donc qu'elle plaise ?

MY LORD.

Quelquefois à son mari.

MY LADY.

Et ne croyez-vous pas un mari dans la

POUSSE A BOUT. 5

la même obligation vis-à-vis de la femme ?

MYLORD.

Affurement.

MYLADY.

En ce cas, Mylord, nous sommes de même avis ; car enfin, je ne fors jamais, qu'au moment où je suis lassé de rester chez moi ; & par la même raison, il est juste que je reste dehors jusqu'à ce que le monde m'ennuye.

MYLORD.

Eh bien Madame, si c'est là votre règle de vie, il est tems que je vous fasse très-sérieusement une question.

MYLADY.

Hâtez-vous donc de me la faire, je ne saurois attendre.

MYLORD.

Quand je parle sérieusement, Madame, j'exige qu'on me reponde de même.

MYLADY.

Avant que d'avoir entendu votre question, n'est-ce pas ?

MYLORD.

M..... n'ai-je donc pas assez de credit pour obtenir de vous un instant de sérieux ?

A 3

Mylady.

MYLADY.

Assurement.

MYLORD.

Me promettez - vous de repondre fin-
cèrement ?

MYLADY.

Sincèrement.

MYLORD.

Eh bien Madame examinez - vous un
peu , & dites-moi pourquoi vous m'a-
vez épousé ?

MYLADY.

Je dois vous parler sincèrement ?

MYLORD.

Oui je l'exige de vous.

MYLADY.

Eh bien , Mylord , pour vous donner
une preuve de mon obéissance en même
tems que de ma sincérité , je vous dirai que
je vous ai épousé pour écarter la gêne sous
laquelle j'étois avant de me marier.

MYLORD.

Comment , Madame , pensez - vous
qu'une femme devienne plus libre en se
mariant ?

Mylady.

POUSSE A BOUT. 7
MYLADY.

Ah Mylord ! c'est toute autre chose ,
une femme mariée a des libertés infinies ,
qui perdroient une fille.

MYLORD.

Par exemple ?

MYLADY.

Cinquante je vous dis : le matin , par
exemple , une femme mariée reçoit des
hommes à sa toilette , les invite à dîner ,
engage une partie de jeu , leur donne
rendés - vous à sa loge au Spectacle , y
cause tout haut , & fait taire les Acteurs.
De là elle court en Ville , & soupe gaie-
ment avec ses amis. De là elle va dans une
autre Assemblée , à la pointe du jour ,
s'engage à une table de Pharaon , lorgne
quelque agréable , & si elle perd de l'ar-
gent contre lui , & qu'il veuille être payé ,
elle dit en minaudant , je vous le devrai ,
& s'en va en faisant un éclat de rire.

MYLORD.

Qu'entens - je !

MYLADY.

Voilà , Mylord , une petite esquisse des
amusemens à la mode ; & des privilèges
que donne l'état de femme mariée.

A 4

Mylord.

LE MARI
MYLORD.

Morbleu, Madame, quelle Loi les autorise, plutôt que les filles ?

MYLADY.

La plus puissante & la plus respectée des Loix ; la Coutume.

MYLORD.

C'est la Loi des fous, Madame, je ne veux point m'y soumettre.

MYLADY.

En ce cas, Mylord, je veux m'observer, & suivre les conseils de la prudence.

MYLORD.

Je voudrois bien voir cela.

MYLADY.

Eh bien, Mylord, vous serez satisfait ; quand un mari devient de mauvaise humeur & facheux chez lui, la femme prend sagement le parti de sortir, pour lui laisser le tems de se remettre. *Elle veut s'en aller.*

MYLORD.

Arrêtez Madame ; est-il possible que cette façon de vivre vous puisse paroître soutenable ? Vous avez de l'esprit ; mais vous ne marquez point de sentimens. Je
rougis

rougis de le dire , Madame , mes prétentions ne s'étendent pas jusques à vous demander de l'amour.

MYLADY.

Ah Mylord , ne me faites pas ces reproches , si vous me supposez encore le sens commun.

MYLORD.

Eh bien Madame , de quoi pouvez - vous vous plaindre ?

MYLADY.

Oh de rien du tout : il est vrai que je vous ai dit il y a trois semaines que je devois cent guinées à Mylord Lurtcher , mais que veut - on ? vous savez qu'un mari n'est pas obligé d'aquiter les dettes d'honneur de sa femme , & si elle est assez maussade pour se mettre en peine de ce qu'elle n'a pas de quoi les payer , que fait cela à Monsieur ? pourvu qu'il l'aime , elle n'est pas en droit de se plaindre.

MYLORD.

J'atteste le Ciel que si tout mon bien , remis en vos mains , étoit capable de vous ramener aux devoirs d'une femme raisonnable , je croirois encore gagner au marché !

MYLADY.

Fort bien Mylord , c'est-à-dire que vous

A 5

me

me remettriez tout votre bien , pourvu que je ne dépensasse pas un scheling.

MYLORD.

Non Madame , si j'avois du pouvoir sur votre cœur , vos plaisirs seroient les miens ; cependant , je veux , dans l'espérance de vous ramener , payer pour vos folies ; vous avez peut-être dans le monde quelques dettes d'honneur , qui vous rendent sérieuse à la maison. Je ne veux pas avoir à me reprocher , de n'avoir rien fait pour vous plaire ; tenez Madame voici un billet de cinq cent guinées. Eh bien Madame...

MYLADY.

Eh bien Mylord , je vous remercie de tout mon cœur ; *à part.* Je vois à présent , que si j'avois la foiblesse d'aimer cet homme , je n'en tirerois plus une seule guinée.

MYLORD.

Seroit-il permis , Madame , de vous demander

MYLADY.

Tout ce que vous voudrez , Mylord ; mon esprit est si harmonieusement disposé , qu'il seroit impossible de me mettre de mauvaise humeur.

Mylord

MYLORD.

Eh bien, Madame, combien de tems comptez-vous de pouvoir subsister avec ces cinq cent guinées ?

MYLADY.

Ah mon cher Mylord vous gâtez tout votre bienfait. Comment voulez-vous que je reponde d'un événement qui depend entièrement du hazard ? Mais pour vous prouver que j'aime encore mieux recevoir de l'argent que d'en dépenser, je vous dirai que j'ai un pressentiment qu'avec ces cinq cent guinées, j'en gagnerai cinq mille.

MYLORD.

Dussiez-vous en gagner dix mille, Madame, je n'en aurois aucun plaisir.

MYLADY.

Ah la dupe ! dix mille ! plut-à-Dieu que je pusse gagner dix mille guinées ! dix mille ! ah ! la charmante somme ! Que de jolies choses une femme d'esprit seroit capable de faire avec dix mille guinées ! En conscience une femme du bon ton pourroit..... pourroit..... les reperdre tout de suite.

MYLORD.

Je l'aimerois mieux, Madame, si j'é-

tois sûr que ce fut votre dernière folie.

MYLADY.

Allons , Mylord , je veux vous prouver que je prétends faire la bonne femme. Je vais faire une partie de Quadrille , pour badiner seulement , à deux guinées la fiche , avec la Duchesse de Quitright. (*prononcez Queitreit*) *Elle sort.*

MYLORD *seul.*

Femme insensible & ingrate ! Ni reproches , ni bontés , ni douceur , ne peuvent trouver l'entrée de son cœur. Une liberté sans bornes l'a tellement rendue inaccessible à toute réflexion , qu'elle parle de ses excès , comme si c'étoit des vertus. La tête lui tourne entierement. Quel remede y apporter ? je crains qu'il ne soit nécessaire d'en employer de violent. Les autres seroient sans effet. Je veux consulter mon ami Manley. Il est sincère. Ma Sœur y joindra ses avis. Ils connoissent ma situation. Il faut que je leur parle.

LAQUAIS.

Mr. Manley envoie demander si Mylord est chez lui.

MYLORD.

On a dit que oui ?

Laquais

LAQUAIS.

Oui Mylord.

MYLORD.

Fort bien , allez dire à ma Soeur que je la prie de descendre.

SCENE III.

MYLORD , MYLADY GRACE

MYLORD.

E H bien , belle Dame , à quoi étiez-vous occupée ?

MYLADY GRACE.

Un grand *In-folio* , où j'ai pensé me crever les yeux.

MYLORD.

Vous avez tort de vous appliquer immédiatement après le diner.

LADY GRACE.

Oui , mais vous savez qu'un livre , quelque médiocre qu'il soit , est ordinairement meilleur que nos propres pensées. *Un Laquais entre.*

Mylord.

MYLORD.

Qu'on dise à la porte que je ne suis chez moi que pour Mr. Manley.

LADY GRACE.

Pourquoi l'exceptez-vous seul, Mylord ?

MYLORD.

Je me flâtois ma Sœur ; que vous ne trouveriez point sa présence de trop ici.

LADY GRACE

Il paroît que vous l'avez cru , puisque vous m'appellez en ce moment.

MYLORD.

Et la remarque que Madame fait sur mon message me fait juger , que cette visite ne vous est du moins pas indifférente.

LADY GRACE.

Vous faites de singuliers syllogismes , mon Frere.

MYLORD.

Voyez-vous , ma grave Lady Grace , je vous le dirai franchement , je voudrois qu'il vous épousât.

LADY GRACE.

Je ne saurois qu'y faire.

Mylord.

MYLORD.

Ha ! la bonne reponse , elle est d'une
naivete admirable.

LADY GRACE.

Vous tourmentez les gens , mon Frere.

MYLORD.

Ne vous fachez pas mon enfant. Je ne
badine pas , & si vous voulez , nous par-
lerons serieusement là - dessus.

LADY GRACE.

Comme vous voudrez , Mylord ; quoi-
que je vous jure , que je n'imagine point que
Mr Manley pense le moins du monde à moi.

MYLORD.

Fort bien ; il n'est point nécessaire que
vous en foyez assurée : mais dans la der-
niere conversation que j'ai eue avec lui ,
j'ai remarqué qu'il songeoit à se marier ; si
j'avois à vous conseiller un mari , ce ne
seroit personne d'autre.

LADY GRACE.

Eh bien mon Frere , comptez que je
vous ferai part de la premiere proposition
qu'il me fera :

MYLORD.

Oh ! c'est la derniere demarche qu'il
fera

fera ; il ne s'avancera jamais , qu'il ne soit assuré du succès.

LADY GRACE.

Pour le coup , vous me rendez curieuse ; vous a-t-il jamais tenu quelque discours relatif à cela ?

MYLORD.

Pas directement ; mais n'importe. Il connoit les femmes , & ne donnera son cœur qu'à celle , dont il aura bien connu le caractère estimable : j'ai sujet de croire que votre façon de vivre & de penser , lui aura donné de vous une idée , qui le déterminera , & qui l'engagera à m'en parler au premier jour , quoique je ne l'aie ni encouragé ni détourné de le faire.

LADY GRACE.

Je suis charmée , que nous soyons dans les mêmes idées sur son compte ; il en est avec moi aux mêmes termes qu'avec vous : vous savez qu'il a un tour d'esprit satirique ; quand il fait le portrait d'un vice , il relève ordinairement la vertu opposée ; quelquefois il prend l'occasion de m'appliquer un éloge , que je reçois sans affectation , pour ne lui pas faire croire que je le prens sur mon compte.

Mylord.

MYLORD.

Vous avez raison mon enfant ; quand un homme raisonnable fait la cour à une femme , elle doit répondre sans faire ni la prude ni la coquette.

LADY GRACE.

Paix le voila.

SCENE IV.

Mr. MANLEY , *les Auteurs précédens.*

Mr MANLEY.

Mylord , je suis votre serviteur.

MYLORD.

Bonjour mon cher Manley , j'allois vous faire demander.

Mr. MANLEY.

Je suis charmé de vous avoir prévenu. Mylady Grace , je vous baise les mains. Quoi ! vous êtes à vous deux ? On fait bien des visites , avant de rencontrer compagnie aussi peu à la mode. Un frere & une sœur tranquillement ensemble à la maison , pendant que toute la Ville court !

je

je suis assuré qu'il n'y a pas de tête-à-tête semblable dans toute la paroisse de St. James.

LADY GRACE.

Mr. Mr. Manley, vous êtes toujours satirique.

Mr. MANLEY.

Je le deviens toujours en votre présence, justement parce que la satire n'a aucune prise sur vous. Où est Mylady Townly ?

MYLORD.

Il seroit fort difficile de vous le dire.

Mr. MANLEY.

Je ne le demande plus à Mylord.

MYLORD.

Il y a apparence que j'entendrai parler d'elle, quand j'aurai été quatre ou cinq heures au lit.

Mr. MANLEY.

Si c'étoit mon affaire je..... mais je me tais.

MYLORD.

Non mon cher, parlez : c'est justement pour cela que je vous ai fait appeller.

Mr. MANLEY.

Eh bien Mylord, puisque vous le voulez ; si j'étois à votre place, je coucherois certainement

certainement dans une autre maison.

LADY GRACE.

Comment l'entendez-vous Monsieur ?

Mr. MANLEY.

Je croirois faire une politesse à Madame.

LADY GRACE.

Une politesse.

Mr. MANLEY.

Oui Madame , en me bannissant de la maison au lieu de ma femme.

LADY GRACE.

Ne croyez-vous pas que ce seroit trop faire ?

Mr. MANLEY.

Oui Madame puisqu'à la rigueur ce seroit à elle d'en sortir.

LADY GRACE.

Voila une nouvelle Doctrine Monsieur.

Mr. MANLEY.

Aussi ancienne , Madame , que les mots d'honneur & d'obéissance. Quand une femme n'évite aucune espece de tort , pourquoi un mari balanceroit-il à ôser ce qui est juste ? Ce n'est pas que je veuille conseiller cela à Mylord ; je dis seulement ce que je ferois.

LADY GRACE.

Ah le beau gouvernement que celui des garçons !

Mr. MANLEY.

Si les maris pensoient aussi sagement, je suis persuadé que nous ne verrions pas de martyrs de l'état conjugal, ayant chacun son appartement & son carrosse à part.

LADY GRACE.

Mais voudriez-vous, Monsieur, vous separer d'une femme, seulement parce qu'elle aimeroit le grand monde & la bonne compagnie ?

MYLORD.

Courage, Mylady Grace, plaidez pour les femmes ; je veux écouter cette cause.

Mr. MANLEY.

Il me semble, Madame, qu'une femme ne doit pas se trouver en meilleure compagnie après minuit, qu'en celle de son mari, & qu'à une heure deraisonnable la meilleure compagnie du monde risque de dégénérer en mauvaise.

LADY GRACE.

Mais si les gens du bel air jugent à propos de vivre d'une certaine façon, comment voulez-vous qu'on se dispense de
vivre

vivre comme eux , & de se conformer à leurs heures ?

Mr. MANLEY.

Je ne vois pas que la bonne éducation d'une femme consiste à se regler sur les vices d'autrui.

MYLORD.

Je crains bien , ma chere Sœur , que nous ne soyons tombés sur l'endroit foible de votre cause.

LADY GRACE.

Comment donc Mylord ! je ne me rends pas si vite. Les gens de qualité ne sont pas tenus aux mêmes regles de conduite que ceux qui sont occupés à chercher leur fortune.

Mr. MANLEY.

Il y 'a des regles de conduite pour tout le monde , parce que ceux qui ne sont pas obligés à chercher fortune , en ont une à perdre.

LADY GRACE.

Eh bien , Monsieur , si vous défendiez ma cause , je suis persuadée que vous auriez encore quelque bonne raison à dire.

MYLORD.

Que répondez - vous à cela Monsieur ?

Mr. Manley.

Mr. MANLEY.

Il est vrai, Mylord , que j'ai encore quelque chose à dire.

MYLORD.

Eh bien , parlez - donc.

Mr. MANLEY.

Puisque vous le voulez , Mylord , je vous dirai que j'ai souvent réfléchi que vos façons avec Mylady avoient beaucoup contribué à favoriser sa façon de vivre.

MYLORD.

Mes façons !

Mr. MANLEY.

Oui Mylord , vous en avez été si idolâtre avant de l'épouser , que vous l'avez encore traitée comme une maitresse long-tems après. Bref vous avez continué à agir comme amant , lorsque vous auriez du vous montrer comme époux.

LADY GRACE.

Ah mon Dieu, quel système ! Un mari peut donc trop aimer sa femme ?

Mr. MANLEY.

Aussi aisément , qu'elle peut l'aimer trop peu.

MYLORD.

Il me semble , que vous deux ne pouvez jamais être d'accord.

Lady

LADY GRACE.

Vous êtes trop positif mon frere. *à part.*
Je crois que nous sommes plus d'accord
qu'il ne pense.

Imaginez - vous , avec ces principes ,
Monsieur Manley , de jamais vous marier ?

Mr. MANLEY.

Jamais , Madame , à moins que je ne
trouve une femme qui les approuve.

LADY GRACE.

Oui , mais si votre maitresse les entend
vous ferez à plaindre.

Mr. MANLEY.

Je ne le ferois , Madame , qu'en épou-
sant une femme qui ne voudroit pas les
adopter. C'est ainsi Mylord , qu'en lui don-
nant sur vous plus de pouvoir que vous
ne deviez , il ne lui en reste plus sur ses
passions ; & c'est justement ainsi que nous
perdons les jolies femmes.

MYLORD.

Ah , Manley , vous n'avez que trop rai-
son ! Elle connoit le pouvoir qu'elle a sur
moi & en abuse. Oui je suis encore foible ;
il n'y a pas une demie heure , j'ai
honte de l'avouer , qu'après m'être impa-
tienté & repandu en reproches contre elle ,
j'a

j'ai fini par lui faire présent de cinq cent guinées.

Mr. MANLEY.

Pour vous prouver , Mylord , que je suis bon aussi , je vous dirai que vous n'êtes pas entièrement à blâmer ; car plus vous accumulez de bienfaits sur elle , plus vous avez de reproches pour l'accabler.

LADY GRACE.

Fort-bien , Monsieur Manley , je commence à tomber d'accord avec vous ; peut-être , Mylord , que vous n'aurez pas toujours lieu de vous repentir de votre indulgence.

Mr. MANLEY.

Voilà par exemple de quoi je ne voudrois pas jurer. Mais puisque vous avez pris patience si long-tems , Mylord , vous pouvez bien soutenir encore deux jours. La première faillie que Mylady vous fera , parlez-lui d'un ton plus ferme. Si cela ne fait point d'effet , faites-lui voir une résolution bien ferme de mettre ordre à ses excès , & laissez-la dormir là - dessus.

MYLORD.

Vous me conseillez très-bien. Un ami sage est d'une grande ressource.

M. Manley.

POUSSE A BOUT. 25,

Mr. MANLEY.

Pour le coup , Mylord , parlons d'autre chose.

LADY GRACE.

Oui , au nom de l'humanité , changeons de propos.

MYLORD.

De tout mon cœur.

LADY GRACE.

Rien de nouveau , Mr. Manley ?

Mr. MANLEY.

A propos je veux vous annoncer une nouveauté aussi singulière qu'il y en ait. Savez-vous que votre voisin campagnard , mon sage cousin , le Chevalier François Wronghead arrive à Londres avec toute sa famille ?

MYLORD.

Quel enragé ! & que vient-il faire ?

Mr. MANLEY.

Des choses très-importantes , je vous assure. Il ne s'agit pas de moins que des affaires de toute la nation. Il s'est fait élire Député pour le Bourg de Boifort *.

B

Mylord.

*. Je me suis permis de rendre ce jeu de mots par un jeu de mots ; les Anglois ont coutume d'employer ces noms significatifs dans leurs Comedies.

MYLORD.

Il est vraiment digne de le représenter.

LADY GRACE.

Dites - moi , Mr. Manley , si je le connois.

Mr. MANLEY.

Vous avez diné avec lui , Madame , en dernier lieu , à Belmont.

LADY GRACE.

Ah c'est lui , qui s'étant un peu égayé avant le diner , renversa la table à thé , en voulant badiner avec Mylady !

Mr. MANLEY.

C'est lui-même.

LADY GRACE.

Mais dites-nous un peu quelles sont ses circonstances & sa situation ?

Mr. MANLEY.

Son bien , Madame , s'il étoit bien clair , peut aller à deux mille livres de rente : il est vrai qu'il est chargé de payer là - dessus deux douaires & deux puissantes rentes ; & pour rendre ces charges encore plus pesantes , il a épousé par inclination une jeune folle , très-prodigue & qui ne lui apporte pas un sol de bien. Il a eu soin d'i-
miser

imiter l'exemple de ses braves Ancêtres en s'assurant des héritiers (car sa tendre moitié est féconde comme un pigeon) ; & trouvant que les créanciers & les enfans fatiguent ses oreilles , il a suivi le conseil de son cousin , le feu Mylord Darglecourt ; & s'est endetté encore de deux mille pièces : en mettant l'administration de ses biens entre les mains de Paul Griepesol , le tout pour avoir le loisir d'être Député au Parlement.

MYLORD.

Voilà un admirable plan !

Mr. MANLEY.

En conséquence de ses projets politiques , il est en chemin pour arriver à Londres.

MYLORD.

Et quelle suite croyez - vous que ce voyage aura ?

Mr. MANLEY.

Son retour à la campagne.

MYLORD.

Croyez - vous qu'il tiendra bon jusqu'à la fin des séances du Parlement , ou du moins jusques à la fin de son argent ?

Mr. MANLEY.

Si je ne me trompe , Mylord , il ne restera pas assez long - tems pour donner

sa voix à l'établissement d'une barrière.

MYLORD.

Pourquoi donc ?

Mr. MANLEY.

C'est qu'il a été élu irregulièrement. Le Chevalier Jean Worthland, son concurrent, le fait & le fera renvoyer, à quoi je contribuerai de tout mon pouvoir.

LADY GRACE.

Pourquoi voudriez-vous traverser la fortune de ce pauvre homme ?

Mr. MANLEY.

Au contraire, Madame, je veux traverser son projet pour sauver sa fortune.

LADY GRACE.

Quel intérêt y prenez-vous pour agir ainsi ?

Mr. MANLEY.

J'ai des obligations à sa famille. Je suis en possession d'un gros héritage qui lui revenoit par l'ordre naturel des successions ; & qu'il a perdu pour avoir négligé comme un sot les bonnes grâces d'un vieux Oncle obstiné & bourru.

UN LAQUAIS, à Mr. Manley.

Mr. Il y a un de vos gens qui vous demande.

Mr. Manley.

Mr. MANLEY.

Permettez - vous , Mylord , que je le
fasse entrer ? *Il entre un Laquais.*

Mr. MANLEY.

Eh bien qu'est-ce ?

LAQUAIS.

Mr. Jean Moody vient d'arriver en
Ville ; il dit que le Chevalier Wron-
ghead & sa Famille arriveront ce soir , &
sont empressés de vous parler.

Mr. MANLEY.

Où est-il ?

LAQUAIS.

Chez nous Monsieur ; il va depuis deux
heures bâillant & arpentant les rues , en bot-
tes , crotté jusqu'aux genoux , demandant
à tout le monde où il pourroit trouver un
bon logement pour un Député au Parle-
ment , en attendant qu'il puisse louer une
maison entiere pour toute sa famille , qui
viendra y passer l'Hyver

Mr. MANLEY.

J'ai bien peur , Mylord , d'être obligé
de tenir compagnie à Maître Jean Moody.

MYLORD.

Non je vous prie faites-le venir ici , il
nous amusera.

B 3

Mr. Manley.

Mr. MANLEY.

Ah Mylord ; c'est un ours ! quoiqu'il passe pour un grand esprit dans la Famille , à la faveur d'un peu de sens commun.

LADY GRACE.

Je vous en prie , faites qu'il vienne ici , j'aime la nature , quelque simplement ajustée quelle soit.

Mr. MANLEY.

En ce cas , Laquais , qu'on le fasse venir.

LADY GRACE.

Dites-moi quel est l'emploi de maître Jean Moodi ?

Mr. MANLEY.

Ah ! c'est son maître - d'hôtel , son sommelier , son bailli , son piqueur , & quelquefois son compagnon.

MYLORD.

Je parie que ce maître personnage n'aura pas plutôt livré le Chevalier à la porte de la Chambre du Parlement , qu'il repartira , pour prouver combien on a besoin de lui dans sa Province.

Mr. MANLEY.

Oui , & quand on aura entendu parler

ler ici son Maître , il verra que la plus grande considération pour lui s'étend jusques à le prier à diner.

LADY GRACE.

Je suppose que Mylady , l'épouse du Chevalier Wronghead , fera aussi brillante figure au moins que lui.

M. MANLEY.

Soyez - en certaine. Je me trompe bien fort , ou elle a dix fois plus de dispositions à se perdre qu'elle ne pense ; elle fera tant de progrès en peu de tems dans cette Ville , qu'elle ira faire visite à toutes les femmes qui voudront bien lui ouvrir leur maison , & s'endettera chez tous les Marchands ; qui voudront la mettre sur leurs livres ; & son important époux n'aura pas sitôt eu pour cinq guinées d'épices à Westminster , qu'elle en aura déjà perdu cinq cent aux Dés ou au Quadrille.

MYLORD.

Sur ce pied , avant qu'il se passe long-tems , une foule de Créanciers se présenteront , lorsque le Chevalier Wronghead sera déclaré illégitimement élu , & il sera condamné à la prison pour dettes.

Mr. MANLEY.

Oui , c'est ainsi que se terminera ce brillant

lant voyage de Londres. Mais voici déjà
l'avant train de l'équipage.

SCENE V.

JEAN MOODY, *les Acteurs précédens.*

Mr. MANLEY.

A H bon jour mon honnête Jean !

JEAN MOODY.

Jour de dieu , Mr. Manley ! je suis
joyeux de vous voir. Morguenne , tope
ici , là ! En bonne amitié. Têtedieu ! je
pensions ne jamais arriver ! Eh bien , com-
ment va ? Sainte Vierge , je demande
pardon de ma grossièreté. Je ne voyois
pas vos Seigneuries.

MYLORD.

Bon jour , Mr. Moody ; je suis bien
aîse de vous voir ici. Toute la maison se
porte bien j'espère !

JEAN MOODY.

Grand merci à votre Seigneurie ; ils sont
tous en bonne santé , n'étoit les empêche-
mens de la route.

Lady

LADY GRACE.

J'espere que Mylady n'a point eu de mal ,
Mr. Moody.

JEAN MOODY.

Non sauf l'honneur de votre Seigneurie ,
elle n'étoit jamais en plus belle humeur ;
nous avions de l'argent assez cette fois.

Mr. MANLEY.

Mais quels empêchemens avez-vous eu
Mr. Moody ?

JEAN MOODY.

C'est que nous avions si grande hâte de
partir , que nos coliers n'étoient pas bien
en ordre comme ils devoient.

Mr. MANLEY.

Contez-nous un peu tout cela , com-
ment avez-vous voyagé ?

JEAN MOODY.

Sauf respect , Monsieur , avec la vieille
caleche , & comme Mylady aime comme
cela que tout soit beau , elle a baillé l'or-
donnance de mettre deux chevaux de char-
rue devant les quatre vieux corbeaux , pour
que les voisins nous pussent voir partir vers
Londres avec une caleche à six chevaux. Le
petit André qui menoit la charrue va sur
le cheval de devant en postillon.

B 5

Mr. Manley.

Mr. MANLEY.

Fort bien , je me l'étois ainsi figuré. Et les enfans , font-ils tous du voyage ?

JEAN MOODY.

Non non , seulement le jeune Monsieur , & Miss Jenny. Les autres cinq ont été tous baillés en pension à demi écu par semaine chacun , chez le Fermier Pierre.

Mr. MANLEY.

Bon , la jolie academie Angloise pour élever la jeunesse !

LADY GRACE.

Et les pauvres enfans , que deviendront-ils ?

JEAN MOODY.

Ah pour ce qui est de cela , votre Seigneurie , ils sont en bonnes mains. La femme de Pierre les aime , comme si c'étoient les siens ; aussi elle les a tous nourris l'un après l'autre. Oh non , on ne leur laissera jamais manquer une bouchée de pain.

LADY GRACE.

Quelle simplicité !

MY LORD.

Et quand doivent arriver vos Maîtres , Mr. Jean ?

JEAN MOODY.

Ho ! nous avions l'espérance d'arriver hier , si le vieux cheval poussif ne s'étoit pas mis à touffer ; & nous avions un si pesant bagage avec nous , que les deux roues de devant ont craqué ensemble déjà à deux lieues de chez nous , & nous avons été quatre heures là avant de pouvoir rajuster tout le train ensemble.

Mr. MANLEY

Ils ont, dites-vous , tout leur bagage sur le carosse ?

JEAN MOODY.

Oui dà ; oh ! les hardes de Mylady seulement remplissent quatre grands portemanteaux , sans compter le grand coffre derriere le carosse ; & puis le gros Jacques & le singe sont assis dessus.

LADY GRACE.

Ah ah ! dites-moi Mr. Moody , combien sont-ils de gens dans la caleche ?

JEAN MOODY.

Sauf votre respect , il y a Mylady & Mylord , & le jeune Monsieur , & Mle. Jenny , & le gros Roquet , & la Femme de chambre de Mylady , & la Cuisiniere ; les voila tous. Seulement la Cuisiniere

ayant pris un peu mal on a été obligé de la bouter sur le siège à côté du Cocher.

LADY GRACE

Ah , ah ! je les vois , je les vois passer , cela est excellent.

JEAN MOODY.

Et puis Monsieur , nous avons avec nous de la provision pour l'estomac ; les jeunes gens sont volontiers affamés en voyage ; & pour les rassasier nous avons provisions de gateaux , de langues fumées , de biscuits , de fromage & de bœuf bouilli froid ; pour la soif , du brandevin , de l'eau de genevre , du vin d'Espagne , de la biere & tant d'autres provisions que la caleche a pensé se briser en pièces. Et c'est ainsi , que Dieu nous a conduits jusqu'à Londres.

Mr. MANLEY.

Encore bon maître Jean.

JEAN MOODY.

Morguienne , mon Maître , vous êtes un homme sage & moi itou. Depuis que nous avons tourné le dos à la maison , nous avons eu meschief sur meschief. Tout le long de la route il sembloit qu'un démon nous poursuivoit. Par fois la caleche & les chevaux s'embourboient , & les servantes
avec

avec Mle. s'écrioient ; mais Mylady avoit un si grand désir d'être à ce Londres, qu'il a fallu partir malgré tout.

Mr. MANLEY.

Ah les femmes , les femmes Mr. Jean Moody !

JEAN MOODY.

Ah Monsieur , la meilleure n'a pas de la bonté de reste.

Mr. MANLEY.

La votre cependant vi' bien avec vous, j'espere.

JEAN MOODY.

Oh oui ? elle tient à moi , & cependant elle n'est guere bonne. Elle vouloit bien venir à Londres aussi ; mais halte là , nous lui avons dit , non , lui ai-je dit, il y a bien assez de mal sans vous.

Mr. MANLEY.

C'est bien dit , Jean , c'est parler en homme.

JEAN MOODY.

Ah morguene si Mylord mon maître étoit de la moitié un homme comme moi seulement.... il parle bien par fois assez haut... mais il ne tient pas bon... mais par la sanguiene... il faut que je me hâte d'aller

d'aller au logis... la caleche va être là... mon Maître m'avoit baillé ordre de vous chercher... il est en grande hâte de vous parler & ne tardera pas à venir vous voir, seulement il mettra une chemise blanche.

Mr. MANLEY.

Maître Jean dites - lui que j'irai le trouver.

JEAN MOODY.

Voulez-vous nous faire cette courtoisie?

Mr. MANLEY.

Oui, mais dites - moi où vous logez!

JEAN MOODY.

Justement dans la rue à côté de celle où demeure votre Seigneurie, à la Bulle d'Or où l'on vend des rubans, & d'autres brinborions de femmes.

Mr. MANLEY.

C'est une Marchande de modes?

JEAN MOODY.

Oui, oui, une Me. Motherly... mor-guienne elle a une couple de filles bien apprises qui cousent dans la boutique sur le devant.

Mr. MANLEY.

Oui, oui, c'est une femme fort industrielle

dustrieuse ; mais qui vous l'a indiquée ?

JEAN MOODY.

Oh ! c'est le plus heureux hazard. Car pendant que j'étois à baguenauder par les rues , voila que je vois à une fenêtre un beau Monsieur , qui étoit toujours à cheval à côté de notre caleche aux Courses de Yorck , un Comte... Baffete , oui c'est lui.

Mr. MANLEY.

Ah ! oui je le connois de vue.

JEAN MOODY.

Ah ! surement , c'est un Gentil-homme aussi poli que

Mr. MANLEY.

Qu'aucun filou de la Ville.

JEAN MOODY.

Aux Courses de Yorck , il venoit toujours déjeuner avec notre Mylady.

Mr. MANLEY.

Oui , oui je pense que Mylady vient ici le remercier de ses politesses.

JEAN MOODY.

Eh bien Monsieur. Je vais

Mylord.

M Y L O R D.

Mes complimens au Chevalier Wronthead & à Mylady.

LADY GRACE.

De ma part aussi Mr. Jean.

JEAN MOODY.

Fort obligé à vos Seigneuries, ils seront bien joyeux, Dieu vous gard-tous.

S C E N E V I.

M Y L O R D.

V Oila un singulier original.

LADY GRACE.

Ma foi ce Maître Jean doit être très-bonne compagnie dans une soirée de Campagnards alterés. Mais, que diriez-vous d'une partie d'Hombre entre nous, pour nous amuser quelques momens ?

MYLORD.

Soit. Holà quelqu'un ; une table & des cartes.

Fin du premier Acte.

ACTE II.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M de. MOTHERLY, Le Cte. BASSETE.

Le Comte BASSETE.

JE vous dis qu'il n'y a pas une Famille semblable en Angleterre, pour être votre fait. Pensez - vous que j'aurois cédé mon appartement à d'autres qu'à des gens dont j'étois assuré que vous tireriez bon parti.

[Made. MOTHERLY.

Je ne dis pas que non ; la seule chose qui me met en peine c'est qu'il est Député au Parlement ; & vous savez que des gens d'un certain ordre, quand on veut être payé, se fâchent.

LE COMTE.

Bon, bon, ne vous embarrassez de rien.

Il

Il est aussi sûr que la Banque. Il a vous dis-je plus de deux mille pièces de rente.

Made. MOTHERLY.

Hélas mon Dieu ! vos gens à dix mille pièces par an ont toujours dix mille dépenses à faire.

LE COMTE.

Eh bien , Made. Motherly , puisque vous êtes en peine de votre argent , je vous propose d'être de moitié dans certain projet.

Mde. MOTHERLY.

Comment donc ?

LE COMTE.

Je médite un certain coup , que vous pouvez seconder , où vous risquez de gagner cinq cent contre rien.

Made. MOTHERLY.

Fort bien , sur ce pied , je suis à vous , dites-moi ce qu'il faut faire.

LE COMTE.

Voici le fait en peu de mots. L'été passé je fus à Yorck , où je logeai dans la même maison que la femme de notre Député.

Made. MOTHERLY.

Fort bien , & puis ?

le Comte.

LE COMTE.

Je fis connoissance , & j'eus quelque-fois l'honneur d'assister à son déjeuné.

Made. MOTHERLY.

Très-bien je devine que vous avez envie d'assister ici à ses soupers &

LE COMTE.

Laissez-moi poursuivre.

Made. MOTHERLY.

C'est là votre coup ! Je ne vous en donneroie pas six sols. Vous avez jetté l'œil sur sa bourse. Allez les Dames Campagnardes n'en sont pas si liberales.

LE COMTE.

Ah ! vous ne voulez pas m'écouter, vous n'avez point de patience.

Made. MOTHERLY.

Il en faudroit beaucoup pour vous entendre de sang froid ! Est-ce ainsi que vous voulez faire plaisir à ma nièce Myrtille ?

LE COMTE.

Morbleu je le ferai volontiers , si vous avez seulement la bonté de me laisser parler.

Made. MOTHERLY.

N'en avez-vous pas eu une Lettre ce matin ?
le Comte.

LE COMTE.

Oui la voila. *Il sort une Lettre & la cache à l'instant.*

Made. MOTHERLY:

Oui dà, mais je voudrois favoir si vous y avez repondu.

LE COMTE.

Comment diable voulez-vous le favoir, si vous ne me laissez pas le tems de dire deux mots de suite ?

Made. MOTHERLY.

Quoi lorsque vous parlez d'une autre femme que ma Nièce ?

LE COMTE.

Ah ! quelle langue ! Je vous dis que je ferai sa fortune. Elle sera mariée, vous dis - je.

Mad. MOTHERLY.

Bon ! vous ne l'avez pas vouluë étant encore fille , il n'y a pas apparence que vous en ayez grand appetit à présent.

LE COMTE.

Jour de Dieu ! Je crois que la tête vous tourne ! morbleu vous pensiez que c'étoit moi qui voulois l'épouser.

Made.

Made. MOTHERLY.

Qui diable d'autre voulez-vous qui l'épouse ?

LE COMTE.

Un fot.

Made. MOTHERLY.

Ah ! ceci commence à avoir un air de vérité.

LE COMTE.

Fort bien , rendons-nous service réciproquement. Si je trouve un mari pour votre Nièce , pourquoi ne voudriez-vous pas m'aider à trouver une femme ?

Made MOTHERLY.

Pardonnez-moi Monsieur, si c'étoit une affaire honorable vous pourriez disposer de moi. Mais je vous prie quels sont ces deux heureux époux ?

LE COMTE.

Patience. Sachez donc que notre Député & sa Femme , ont amené ici leur Fils & Fille aînés pour apprendre à se laver les mains & tenir les pieds en dehors.

Made. MOTHERLY.

Fort bien,

le Comte.

LE COMTE.

Ce Fils aîné est un petit ours mal leché, âgé de seize ans, qui ne fait que de sortir du Collège ; il commence à s'enflamer pour toutes les filles qu'il voit ; sa Soeur, à-peu-près du même âge, est une éveillée très-précoce, qui a hérité huit mille pièces d'une vieille Tante, qu'elle meurt d'envie de partager avec un Mari.

Made. MOTHERLY.

Et vous voulez apparemment entrer dans ce partage ?

LE COMTE.

Voyez-vous, Made. Motherly, nous autres Chevaliers dont l'équipage ne roule que sur les quatre as, sommes sujets à avoir une roue brisée ; je suis précisément dans ce cas, & j'ai été réduit à changer mes chevaux gris-pomelés contre deux porteurs. Si je puis avec vos secours faire entrer cette petite Campagnarde dans un fiacre, je pourrais bien dans quelques jours de là, la mener dans mon propre équipage à l'Opéra, & qui plus est, en famille. Eh bien que dites-vous de moi à présent ?

Made. MOTHERLY.

Ah ! je n'en fermerai pas l'œil ; mais
je

je crains que la Famille ne s'en doute.

LE COMTE.

Non ; je ferai la cour à la Mere.

Made. MOTHERLY.

Et la Fille , que dira-t-elle à cela ?

LE COMTE.

Rien , parce que je lui ferai la cour en secret.

Made. MOTHERLY.

Bon. Cela ira. Mais il faut nous tenir parole l'un à l'autre. Si vous ne procurez le Fils à ma Nièce , je vous soufflerai la Fille. Comptez là-dessus.

LE COMTE.

Va ! le pari est allé ! nous mettrons l'argent en main tierce.

Made. MOTHERLY.

Voyez ma Nièce , la mettrons-nous dans le secret ?

LE COMTE,

C'est assez - tôt , peut-être que j'en toucherai un mot.

SCENE

SCENE II.

MYRTILLE, *les Acteurs précédens.*

Made. MOTHERLY.

EH bien Myrtille, les apartemens sont-ils bien nets, & les lits préparés ?

MYRTILLE.

Oui Madame, mais Maître Moody nous a dit que Mylady ne brûle que de la bougie, & nous n'en avons pas.

Made. MOTHERLY.

Ah ! je vous demande pardon, Mr. le Comte, mais je suis obligée de vous laisser pour un moment. Vous savez que je suis fort occupée. *Elle sort.*

SCENE III.]

LE COMTE, MYRTILLE.

LE COMTE.]

EH bien ma petite, comment va ?
Myrtille.

MYRTILLE.

Comme à un joueur qui a perdu son argent.

LE COMTE.

Qu'avez-vous donc perdu , vous ?

MYRTILLE.

Ce que je ne regagnerai de ma vie , & qui pis est , sans que vous qui m'avez gagné , en soyez plus gai ou plus content.

LE COMTE.

Mais mon enfant , as-tu jamais vû qu'on se pâmât de joie d'une fortune , arrivée il y a plus de six mois.

MYRTILLE.

Plût-à-Dieu que je n'eusse jamais engagé partie !

LE COMTE.

Bon , oubliez-moi ces idées mélancholiques , & restons bons amis.

MYRTILLE.

La sotte amitié !

LE COMTE.

Plus utile peut-être que vous ne pensez. Supposez que je vous procure un bon mari.

C

Myrtille.

MYRTILLE

Vous trouverez sans - doute assez - bon le premier qui vous débarrassera de moi.

LE COMTE.

Que pensez - vous du jeune Monsieur, fils de la maison , lequel arrive aujourd'hui ici ?

MYRTILLE.

Que voulez - vous que j'en pense ?

LE COMTE.

Mais , je vous laisse deviner ce qu'il en faut penser , il en vaut assez la peine. Mais quel bruit est - ceci ?

S C E N E IV.

Made. MOTHERLY , *les Acteurs précédens.*

Made. MOTHERLY.

Monsieur , Monsieur , le carosse est à la porte , ils viennent , ils viennent.

LE COMTE.

Quoi déjà ?

Made.

Made. MOTHERLY.

Ils mettent pied à terre , allez donner la main à Milady.

LE COMTE, à *Myrtille*.

Pensez à ce que je vous disois.

S C E N E V.

MYRTILLE, *seule*.

A Llez misérable , vous m'avez assez donné à penser pour le reste de mes jours. Le perfide , il est las de moi , précisément parce que je lui suis attachée ; mais c'est la foiblesse des femmes qui rend les hommes traitres : c'est une malediction attachée à notre sort , qui fait , qu'au lieu de nous en tenir à ces légères faveurs , qui nous les conservent , nous n'avons point de repos que nous ne leur ayons accordé la seule chose qui met fin à leur passion. Mais voici la compagnie.

C 2

SCENE

SCENE VI.

Made. Motherly entre , suivie de Lady Wronghead & du Comte Bassete.

Made. MOTHERLY.

S Il plaïsoit à Mylady de rester dans cette chambre un moment , en attendant que ses gens ayent tout transporté dans son appartement.

LADY WRONGHEAD.

En vérité , mon cher Comte , vous êtes obligeant à l'excès. Je vous jure que je suis confuse de vous ôter ainsi votre logement.

LE COMTE.

C'est une bagatelle , Mylady , nous autres garçons changeons sans embarras , & puis je suis bien aise de faire ce plaisir à Made. Motherly ma bonne amie.

Made. MOTHERLY

Le Comte est si poli Madame , qu'il en feroit bien d'avantage pour vous plaire.

LADY WRONGHEAD.

Ah ! ma chere Madame ! à part au
Comte.

Comte. C'est une bonne femme bien honnête.

LE COMTE.

Ah Madame , elle est fort accoutumée à voir chez elle des gens de qualité.

LADY WRONGHEAD.

Y a-t-il beaucoup de Noblesse logée dans cette rue ?

Made. MOTHERLY.

A présent que Mylady y loge , je suis assurée qu'il ne reste plus de maison où il n'y ait de la Noblesse.

LADY WRONGHEAD.

J'en suis extrêmement charmée ; car il me semble que les Gens de Qualité devroient tous demeurer proche les uns des autres.

LE COMTE.

Vous avez bien raison Madame.

LADY WRONGHEAD.

Bon Dieu , que sont devenus nos enfans ?

Made. MOTHERLY.

Je crois , Madame , que Mr. le Chevalier Wronghead en a soin.

LE CHEV. WRONGHEAD, *derrière
le Théâtre.*

Jean Moody , restez près du carosse , &
ayez soin de bien retirer nos affaires. Ve-
nez mes enfans.

Made. MOTHERLY.

Les voila Madame.

LE CHEVALIER WRONGHEAD,
RICHARD son fils , JENNY sa fille,
les Acteurs précédens.

LE CHEV. WRONGHEAD , *parlant
grossièrement.*

MA foi , Comte , il faut que je l'a-
voue , cela est bien gracieux à vous.

LE COMTE.

Monfieur le Chevalier , je vous fais com-
pliment sur votre arrivée à Londres.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Oh ! comment te va Comte , morbleu
je fuis aife de te voir. Nous voici en bonne
maison.

LE COMTE.

Voici , je crois , Mr. Richard.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Eh oui , c'est un grand drole d'assez
bon.

bon - aloi. Fais donc la reverence , Richard.

RICHARD.

Aussi fais-je , mon pere.

LE COMTE.

Monsieur , je suis ravi de vous voir. Mais en vérité , Mademoiselle Jenny a grandi tellement , que je ne l'ai pas reconnue.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Avancez donc , Jenny.

JENNY.

Dame , on diroit que je ne fais pas ce qui se doit , Papa.

LE COMTE.

M'est-il permis de l'aborder , Mr. le Chevalier ?

JENNY.

Ah bon Dieu , Monsieur , je suis faite à faire peur , je suis si fagotée.

LE COMTE.

Tous les ajustemens vous sient bien , Mademoiselle ; vous avez fait un grand voyage.

JENNY.

J'espere que vous me trouverez meilleure façon demain.

Lady Wronghead parle bas à Made. Motherly.

Made. MOTHERLY.

C'est ma nièce, Madame ; elle se fera un honneur d'être bonne à quelque chose à Mylady.

LADY WRONGHEAD.

Elle me plaît bien. Jenny , il faut faire connoissance avec elle.

JENNY.

Oh Mama , je ne suis jamais étrangere , quand je suis avec des étrangers. *Elle jure Myrtille.*

MYRTILLE.

Vous me faites bien de l'honneur , Mylady ; foyez la bien arrivée à Londres.

JENNY.

Elle me plaît prodigieusement Mama , elle m'appelle Mylady.

RICHARD.

Et moi Mama , ne dois - je pas faire connoissance avec elle ?

LADY WRONGHEAD.

Qui vous , nigaud ? Il faut apprendre premierement un peu les belles manières.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Corbleu , Mylady , vous avez tort de

de le déconcerter ainsi ; comment voulez-vous que ce garçon apprenne les belles manières , s'il ne peut un peu se mettre en avant ?

RICHARD.

Eh oui , Papa , je ne fais ce que Mama pense ; croit-elle que je serai incivil avec cette Dame ?

MYRTILLE.

Mr. Richard est de si bonne humeur , qu'il fera aisément connoissance avec tout le monde.

RICHARD , *baisant Myrtille.*

Voyez-vous , Mama , ne vous mettez en peine , nous saurons assez nous accommoder Mademoiselle & moi.

LADY WRONGHEAD.

Eh bien , qu'est-ce que ces manieres ? Les garçons ne doivent pas être si familiers.

RICHARD.

Dame , si je ne dois faire connoissance avec personne , comment passerai-je mon tems ici ? Il faudra donc que je joue ici toute l'après-diné aux Dames ou au jeu de l'Oye avec ma Sœur.

JENNY.

Parlez pour vous, Monsieur, croyez-vous

que je veux jouer à ces vilains jeux campagnards ?

RICHARD.

Dame , si tu ne veux pas , tu peux le laisser ; nous jouerons nous deux ensemble au Mariage , elle & moi. *En montrant Myrtille.*

LE CHEV. WRONGHEAD.

Non , non , Richard , cela ne va pas. Il faut que tu apprennes à jouer à l'Ombre à vous trois.

MYRTILLE.

Si Monsieur Richard le veut , je le lui enseignerai.

RICHARD.

Quoi l'Homber * coule jusques ici ?

LE CHEV. WRONGHEAD.

Oh le gros butor ! l'Hombre est un jeu de cartes , à trois.

RICHARD.

Tant mieux. Mais Jenny est toujours si entêtée !

JENNY.

Ma chere Madame , ne pourrois-je pas avoir un peu de poudre pour mes cheveux !

MYRTILLE.

Ayez la bonté de venir avec moi,

Richard.

* Rivière de l'Angleterre,

RICHARD.

Comment , la sœur s'en va avec elle.
Elles sortent. Dame , je veux les suiye &
folâtrer un peu avec elles.

LADY WRONGHEAD.

Eh bien Comte , j'espere que nous nous
verrons souvent.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Oui , oui , je vous prie , venez quel-
quefois manger un gigot de mouton avec
nous , quand vous n'aurez rien de mieux
à faire.

LE COMTE.

Vous verrez , Monsieur le Chevalier ,
que je ferai sans ceremonie avec vous.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Bon , voila comme j'aime qu'on soit.

Made. MOTHERLY.

Est-ce que Mylady prendroit une tasse
de thé , j'en ai d'assez bon.

LADY. WRONGHEAD.

Comme vous voudrez , Made. Motherly ,
mais je crois qu'il faut le prendre en haut.

Made. MOTHERLY.

Fort bien , Mylady , il sera prêt à l'instant. *Elle sort.*

LADY WRONGHEAD.

Ne voulez - vous pas être des notres , Monsieur le Comte ?

LE CHEV. WRONGHEAD.

Moody , Moody ?

LE COMTE,

N'attendrons - nous pas Monsieur le Chevalier ?

LADY WRONGHEAD.

Ah mon Dieu ! ne faites - pas attention à lui , il fera comme il voudra.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Oui , oui , laissez - moi , j'ai un peu affaire.

S C E N E V I I I .

LE CHEV. WRONGHEAD , JEAN MOODY.

JEAN MOODY,

Est - ce que votre Seigneurie me demande ?

Le Chev.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Oui, le carosse est-il vuïdé, & toutes nos affaires dans la maison ?

JEAN MOODY.

Oui bien, hors quelques boëtes avec du linge; mais le diantre soit fait du Singe, qui s'est sauvé. Je pense qu'il est allé voir ses parens, car il m'a paru que j'en avois vû quantité dans cette Ville; mais le gros Jacques lui a couru après.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Va, que le Diable l'emporte, & que les chiens l'eussent déjà mangé. Mais le carosse & les Chevaux sont-ils en bonne place? Cette Ville est dangereuse, il faut ici regarder de près à ses affaires. Tu devrois aller voir avec Roger, de peur que quelqu'un ne nous les vole, avant qu'ils soient à l'écurie.

JEAN MOODY.

Hélas, Monsieur, n'ayez pas peur que nos vieilles bêtes courent bien loin ce soir. Mais, comme qu'il en soit, il faut avoir soin de ces pauvres ames.

Jean Moody sort & rentre à l'instant.

JEAN MOODY.

Jour de ma vie, voici Monsieur Manley qui vient voir votre Seigneurie.

Le Chev.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Où est-il ?

JEAN MOODY.

Il entre justement.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Ainsi, va-t'en à tes affaires.

S C E N E IX.

Mr. MANLEY, LE CHEVALIER
WRONGHEAD.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Cousin Manley, je suis bien votre
serviteur.

Mr. MANLEY.

J'ai appris votre arrivée, Monsieur le
Chevalier..... &.....

LE CHEV. WRONGHEAD.

Jour de ma vie, voilà qui est bien
honnête à vous.

Mr. MANLEY.

Je suis bien aise que vous le trouviez
ainsi, Cousin, car j'avoue que j'aimerois
mieux vous voir par tout ailleurs qu'ici.

Le Chev.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Comment donc Monsieur ?

Mr. MANLEY.

C'est pour l'amour de vous, vous sentez que je n'ai pas d'intérêt à cela.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Voyez Cousin , je fais que vous me voulez du bien ; je ne suis pas embarrassé à vous donner de si bonnes raisons de mon voyage , que je vous ferai avouer , que je n'ai en ma vie fait de voyage plus à propos.

Mr. MANLEY.

Il devrait l'être , car ce sera sûrement le plus cher ; je suppose que votre élection ne vous a pas coûté une bagatelle.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Il est vrai que cela a un peu balaié ; mais je fais qu'un homme qui fait un peu les affaires (& jusques ici je n'ai pas passé pour un sot) trouve des moyens pour réparer la brèche.

Mr. MANLEY.

Tant mieux si vous possédez ce secret.

LE CHEV. WRONGHEAD.

N'ayez pas peur , Cousin , vous verrez que je fais un peu les affaires. Mr.

Mr. MANLEY.

Si c'est pour votre bien , je ferai charmé de le voir.

LE CHEV. WRONGHEAD.

En bref , j'ai quelque part un ami , qui m'a un peu mis au fait de ce qui se passe à Westminster * , & pour un

Mr. MANLEY.

Fort bien , mais quel avantage croyez-vous qu'il en resultera pour vous ?

LE CHEV. WRONGHEAD.

En un mot , Cousin , je fais mon devoir ; ** les *Wronghead* ont été de tout tems une Famille considérable en Angleterre ; tout le monde fait que j'ai des talens ; ainsi ce n'est pas ma faute si jusques ici je n'ai pas fait de figure à la tête des affaires.

Mr. MANLEY.

J'avoue que vous avez là un projet qui vaudra tout ce que vos Ancêtres ont fait en 500 ans.

Le Chev.

* C'est le lieu des Assemblées du Parlement.

** Ce nom fait un jeu de mots ; *Wronghead* voulant dire une tête de travers.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Laissez-moi faire, Et je ne vous ai pas tout dit encore.

Mr. MANLEY.

Vous m'étonnez , quoi vous pourriez en faire d'avantage ?

LE CHEV. WRONGHEAD.

Oui , oui , Cousin , j'ai plus d'un fer au feu , je ne viens pas ici comme un Chevalier errant. Enfin , sachez que ma Femme à un ami en Cour , & notre Fille Jenny est actuellement grande &

Mr. MANLEY *à part.*

Que diable veut-il faire de cette grande nigaude ?

LE CHEV. WRONGHEAD.

Eh bien , si je ne lui trouve pas un mari à Londres , elle n'a qu'à se pourvoir elle-même.

Mr. MANLEY

Fort bien.

LE CHEV. WRONGHEAD.

J'ai pensé aussi que je la pouvois destiner à être Fille - d'Honneur.

Mr. MANLEY *à part.*

Oh pour le coup je n'y tiens plus....

Mais

Mais Monsieur le Chevalier , pensez-vous de bonne foi que votre Fille ait été élevée pour paroître à la Cour ?

LE CHEV. WRONGHEAD.

A dire franchement , la fille est un peu trop hardie , mais n'importe , elle a de la langue , elle ne se laissera pas marcher sur le pied.

Mr. MANLEY.

Fort bien , Monsieur , mais encore faut-il une place vacante ?

LE CHEV. WRONGHEAD.

Ah Cousin , je pense que cela doit arriver souvent. Ces sortes de places se perdent encore plus volontiers qu'elles ne se donnent ; cela est comme les Orangers , aussi-tôt qu'ils ont fleuri ils portent des fruits qui tombent.

Mr. MANLEY.

Fort bien , ce sont vos affaires. Mais où est Mylady & vos jeunes gens ?

LE CHEV. WRONGHEAD.

Ils prennent une tasse de thé avec le Comte & notre Hotesse , mais il faut qu'elle vous voye. Holà mon cœur , à un Laquais. Allez dire à Mylady &

à

à ce Monsieur qu'ils descendent un petit peu , que Monsieur Manley veut la voir.

Mr. MANLEY.

Mais dites-moi qui est ce Cavalier dont vous parlez ?

LE CHEV. WRONGHEAD.

Vous le connoîtrez sûrement ; le Comte Bassète.

Mr. MANLEY.

Ah c'est lui, vous êtes bien-heureux d'avoir fait pareille connoissance.

LE CHEV. WRONGHEAD.

J'en conviens. Je n'ai pas vu d'homme plus civil. Il vouloit sortir de la maison pour nous faire place , que pensez-vous de cela ?

Mr. MANLEY.

Cela est très-poli , votre Famille est là en bonnes mains.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Mylady l'aime terriblement , elle n'est jamais sans lui aux Courses de Yorck.

Mr. MANLEY.

Cela étoit fort bien ; un mari sage fait toujours en sorte que sa femme soit en bonne compagnie.

Le Chev.

LE CHEV. WRONGHEAD.

C'est bien le cas , je ne crois pas qu'elle en put trouver de meilleure. Son seul défaut c'est d'être par fois trop cérémoniel.

Mr. MANLEY.

N'ayez pas peur qu'il conserve long-tems ce défaut. *à part.* Oh Ciel ! quelle tête !

LE CHEV. WRONGHEAD.

Fort bien , les voici.

S C E N E X.

LADY WRONGHEAD, Le Comte
BASSETTE, Made. MOTHERLY,
les Acteurs précédens.

LADY WRONGHEAD.

A H ! Cousin Manley , vous êtes bien obligeant , je suis charmée de vous voir.

Mr. MANLEY.

Madame , je me rejouis fort de vous voir si heureusement arrivée & si bien.

LADY WRONGHEAD.

Mais oui ! Londres a du pouvoir sur les gens , il anime les traits du visage.

Mr. Manley.

Mr. MANLEY.

Le genre de vie de cette Ville n'est cependant rien moins que favorable à la conservation du teint. Je vous dirai en ami, Madame, que vous avez choisi le séjour du monde le moins propre à changer une femme en bien.

LADY WRONGHEAD.

Hélas ! Cousin, comment voulez-vous qu'on se morfonde toute sa vie à la campagne.

LE COMTE.

Mylady prend les choses du bon côté ; Monsieur Manley votre serviteur très-humble hem !

Mr. MANLEY *à part.*

L'impudent personnage ! quelle familiarité ! Monsieur, votre serviteur. *à part.* Il faut que je sois poli à son égard, pour qu'il ne se doute pas que je me défie de lui.

LE COMTE.

Avez - vous été ce matin à Whites Caffé ? *

Mr. MANLEY.

J'y ai fait un tour.

Le

* Caffé de Londres où l'on joue toujours très-gros jeu.

LE COMTE.

Y a-t-on fait quelque chose , je vous prie ?

Mr. MANLEY.

Comme à l'ordinaire , Monsieur , on y voit toujours les mêmes carcasses , & les mêmes corbeaux qui s'en nourrissent.

LE COMTE.

Le petit Chevalier fit hier une rude lessive.

Mr. MANLEY.

Je suppose, Monsieur, que vous en eutes votre part.

LE COMTE.

Non parbleu , j'arrivai trop tard. Je pus à peine faire deux ou trois paris contre lui , j'emportai cent chetives guinées , & m'en allai à Kingsarms. *

LADY WRONGHEAD, *à part.*

Quelles façons aisées & gentilles il a !

Mr. MANLEY *à part.*

La charmante connoissance que je viens de faire !

SCENE

* Fameuse Taverne de Londres.

SCENE XI.

RICHARD , ayant un morceau de Papier gris colé sur le visage , *les Acteurs précédens.*

LE CHEV. WRONGHEAD.

E H bien Dik , qu'est-ceci , qu'as-tu fait de ton front ?

RICHARD.

J'ai reçu une bosse seulement.

LADY WRONGHEAD.

Et comment as-tu fait lourdaut ?

RICHARD.

Je courois après la Sœur , & l'autre jeune Fille , vers la petite chambre ; & quand je fus à la porte , elles me la fermèrent au nés si rudement , que je pensois qu'elles m'avoient fait sortir la cervelle de la tête. Mais j'ai mis un morceau de papier mouillé sur la plaie , qui la guerira.

LADY WRONGHEAD.

Vous l'avez bien mérité avec vos grossiers badinages.

Le Chev.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Cela ne fait rien, tout cela sera passé
jusques à demain. Le garçon a la tête
dure.

Mr. MANLEY.

Il paroît en effet.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Viens Dick , salue ton parrain, le Cousin
Manley.

LADY WRONGHEAD.

Oh ! voici ma Fille qui vient.

S C E N E XII.

JENNY , *les Acteurs précédens.*

RICHARD.

M On très-honoré Parrain , sauf votre
permission , je vous demande votre Bé-
nédiction.

Mr. MANLEY.

Je vous la donne de grand cœur ; puis-
siez-vous être un jour encore plus sage
que votre Pere. *Parlant à Mlle. Jenny.*
Et vous , ma Fille , puissiez-vous dé-
venir

venir encore plus digne femme que votre
mere.

JENNY.

Puisse - je devenir aussi belle , Monsieur.

Mr. MANLEY.

Ah ! voici un souhait qui sent bien déjà
l'air de la ville !

LE CHEV. WRONGHEAD.

Je vous le disois , elle a la langue un
peu libre.

LADY WRONGHEAD.

Mr. le Chevalier , cela vient de la cam-
pagne. Voila pourquoi je l'ai amenée ici
pour lui donner de la reserve & de la
modestie.

Mr. MANLEY.

C'est un excellent endroit pour cet effet.
Elle trouvera par-tout de bons maîtres sur
son chemin ; la maîtresse de ce logis par
exemple , a tout l'air d'une personne pro-
pre à instruire la jeunesse dans les usages
de Londres.

Made. MOTHERLY.

Hélas , Monsieur , je pense que Ma-
demoiselle n'aura pas long-tems besoin de
mes conseils ; ils seront cependant toujours
à son service.

D

Lady

L E M A R I
LADY WRONGHEAD.

Voilà qui est bien obligeant , Made.
Motherly.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Bien obligeant en effet. Nous sommes
bien heureux d'être entrés dans cette
maison.

Mr. MANLEY , *en regardant le Comte*
Bassete.

Oui , fort heureux sur-tout d'y trouver
si bonne compagnie.

LE COMTE *à part.*

Cet homme ne me plaît pas.... Il
me regarde d'un air singulier.... Si je
m'en allois.... Je crains toujours qu'il ne
me fasse quelque question bizarre.

Mr. MANLEY.

Monsieur , je crains que nous n'incom-
modions ici....

LE COMTE.

Vous avez raison , Monsieur..... Je
pensois à m'en aller. *à part.* Je vois que
cet homme ne veut pas me laisser ici ;
mais je trouverai bien d'autres momens....
Sans compliment , Mesdames , je suis votre
très - obeissant Serviteur. *Il laisse tomber*
une Lettre en sortant.

SCENE

S C E N E XIII.

Les Acteurs précédens.

LADY WRONGHEAD.

HA ! quel papier est ceci. Ce sera quelque Billet - doux , j'en suis sûre ; mais il faudra voir cela à loisir. *Elle le met en poche.*

LE CHEV. WRONGHEAD.

Pourquoi vous en allez-vous si vite , Cousin ?

Mr. MANLEY.

Mylady doit avoir nombre d'occupations à son arrivée.

LADY WRONGHEAD.

Je me flatte , Monsieur , que j'en aurai tous les jours , tant que je resterai à Londres.

Mr. MANLEY.

Il est vrai , Madame , que c'est l'endroit du monde où les Dames sont les moins désœuvrées. Mesdames , je vous salue. Où allez-vous Monsieur le Chevalier.

D 2

le Chev.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Je veux vous conduire jusques à la porte , Cousin.

Mr. MANLEY.

De grace point de ceremonie. *Il sort.*

S C E N E X I V .

Les Auteurs précédens.

JENNY.

CE Cousin Manley , Papa , me semble d'une humeur noire , il ne me plaît pas la moitié si bien que le Comte.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Ah mon enfant , c'est toute autre chose , le Cousin est en effet un peu fier , mais il a beaucoup d'argent , il faut lui faire la cour , car personne ne sait à qui il donnera son bien.

LADY WRONGHEAD.

Diantre soit fait de son argent ! Vous ne pensez qu'à de l'argent depuis que vous êtes Membre du Parlement. Il vaudroit bien la peine de souffrir pendant dix ans ses humeurs & ses airs impertinens

tinens , dans l'espérance de l'hériter , au bout de quoi il épousera peut-être sa Servante.

Made. MOTHERLY.

Pour ce qui est de cela Madame , on dit dans la ville qu'il va se marier incessamment.

LE CHEV. WRONGHEAD.

A qui , je vous prie ?

Made. MOTHERLY.

Est-il possible que Mylady ignore cela.
A la sœur de Mylord Townly.

LADY WRONGHEAD.

A Mylady Grace ?

Made. MOTHERLY.

Ma chere Madame , cela étoit dans les papiers publics.

LADY WRONGHEAD à part.

Si cette affaire n'est pas trop avancée, il faut tâcher de la traverser.

RICHARD.

Je vous prie , Pere , quand est-ce que nous souperons ?

LE CHEV. WRONGHEAD.

Tu as raison ; va-t-en à la cuisine de-

D 3

mander

mander ce qu'on peut nous donner.

Made. MOTHERLY.

S'il vous plait, Monsieur, je dirai à une de mes Servantes de faire voir à votre Cuisinière où elle peut trouver toute sorte de provisions.

RICHARD.

Ventrebleu ! quoi, il n'y a point encore de provisions Je creverai de faim.... Mais voyons.... Je vais demander à Doll s'il n'est rien resté du pâté d'oye.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Fais comme cela, Dick, écoute.... s'il reste une bouteille de la bière que nous avons mise dans le carosse, mets y une rotie, & apporte-la.

RICHARD.

Avec un peu de muscade & de sucre, ferai-je Pere ?

LE CHEV. WRONGHEAD.

Oui, oui ; comme nous la buvons à notre déjeuner ordinaire.... va ton chemin.... Je vais en attendant allumer une pipe. *Il sort une boîte à tabac, & une pipe qu'il allume. Richard sort.*

SCENE

SCENE XV.

LE CHEV. WRONGHEAD, LADY
WRONGHEAD.

LADY WRONGHEAD.

C E drole ne songe qu'à son estomac.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Ma Chere , il lui est bien permis d'avoir
un peu faim après la route qu'il a faite.

LADY WRONGHEAD.

Allez , allez , élevez-le à votre mode. Il
n'a pas cessé de se bourrer le long de la route.
je voudrois que ma pauvre fille eut le quart
aussi bon appetit que cela.

JENNY.

Oh pour cela , Mama , je pourrois man-
ger bien plus que je ne fais, mais je pren-
drois une grosse taille comme lui , ce que
je ne veux pas.

D 4

S C E N E X V I.

Les Acteurs précédens , RICHARD tenant un pot plein de bière.

RICHARD.

V Oila , Pere. J'ai bien fait d'y aller moi-même. Notre grosse *Doll* avoit déjà fait la rotie , & alloit boire la bière.

LE CHEV. WRONGHEAD *tenant le pot.*

Allons à ta santé , Dick.

RICHARD.

Grand merci , Pere.

LADY WRONGHEAD.

Seigneur , Mr. le Chevalier ! comment pouvez-vous encourager ce garçon à boire tant de cette boisson pesante , cela le rendra tout-à-fait stupide.

RICHARD.

Elle ne me fait jamais mal , Mere , cela me fait dormir comme une foughe.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Il y a trente ans que j'en bois , Madame , & si je ne pense pas d'être un sot. Ha !

Jenny.

JENNY.

Mais , Papa , vous auriez 'eu peut-être beaucoup plus d'esprit encore , si vous vous étiez laissé gouverner par la Mama.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Fille , sache que celui qui se laisse gouverner par sa femme n'a pas d'esprit du tout.

JENNY.

En ce cas , j'espere d'épouser un sot , car j'aime fort à être la maîtresse

LE CHEV. WRONGHEAD.

Vous êtes trop jaseuse , mon enfant , cela ne sied pas à une jeune femelle.

LADY WRONGHEAD.

Je vous prie , Mr. le Chevalier , ne la rebrouez pas , elle a de l'esprit , & si vous la grondez comme ça , elle deviendra stupide comme son Frere.

RICHARD , *après avoir bu un grand coup.*

Certes , Mere , je pense que ma Sœur est trop hardie.

JENNY.

Croyez - vous , Frere , vous avez la tête trop pesante pour penser à autre chose qu'à votre estomac.

D 5

Lady

LADY WRONGHEAD.

Bien dit , Mademoiselle , il n'est pas
pas votre maître , quoique votre aîné.

RICHARD.

Non , mais elle ne fera pas ma maî-
tresse non plus.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Bien dit , mon garçon , fais leur voir
qu'une boisson forte rend le cœur fort....

S C E N E X V I I.

JEAN MOODY , *les Acteurs précédents.*

LE CHEV. WRONGHEAD.

EH bien , Jean , comment se portent
nos chevaux ?

JEAN MOODY.

Par ma foi , Monsieur , je ne suis pas
content de cette Ville , on n'y voit que
méchancetés.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Que veux-tu donc dire ?

Jean

JEAN MOODY.

Je vais le conter à votre Seigneurie. Quand nous sommes venus au bout de la rue avec le carosse, voila une grande diable de charrete, avec des roues grosses comme une muraille, qui nous accroche, & crac, voila le carosse qui tombe en piéces, les glaces, la portiere en mille morceaux. Dieu nous sauve de Londres ! que ne sommes-nous déjà de retour chez nous !

JENNY.

Que voulez-vous dire, maître sot avec vos fouhais ! j'aimerois mieux qu'on nous cassat dix carosses, que de retourner à la campagne avant sept ans.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Tais-toi, sotte ; & Roger n'a-t-il pas laissé arriver cela par sa faute ?

JEAN MOODY.

Non Monsieur, non plus que moi. N'avez-vous pas honte, disoit Roger au Charretier, de faire comme cela à des étrangers. Non repond-il, lourdaut que vous êtes. Et il l'avoit fait exprès. C'est ainsi que l'attestent tous ceux qui étoient là autour. Fort bien, repond Roger, & que dira notre Maître. Votre Maître peut

LADY WRONGHEAD.

Bien dit , Mademoiselle , il n'est pas
pas votre maître , quoique votre aîné.

RICHARD.

Non , mais elle ne fera pas ma maî-
tresse non plus.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Bien dit , mon garçon , fais leur voir
qu'une boisson forte rend le cœur fort....

S C E N E XVII.

JEAN MOODY , *les Acteurs précédents.*

LE CHEV. WRONGHEAD.

EH bien , Jean , comment se portent
nos chevaux ?

JEAN MOODY.

Par ma foi , Monsieur , je ne suis pas
content de cette Ville , on n'y voit que
méchancetés.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Que veux-tu donc dire ?

Jean

JEAN MOODY.

Je vais le conter à votre Seigneurie. Quand nous sommes venus au bout de la rue avec le carosse, voila une grande diable de charrete, avec des roues grosses comme une muraille, qui nous accroche, & crac, voila le carosse qui tombe en pièces, les glaces, la portière en mille morceaux. Dieu nous fauve de Londres ! que ne sommes-nous déjà de retour chez nous !

JENNY.

Que voulez-vous dire, maître sot avec vos souhaits ! j'aimerois mieux qu'on nous cassât dix carosses, que de retourner à la campagne avant sept ans.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Tais-toi, sotte ; & Roger n'a-t-il pas laissé arriver cela par sa faute ?

JEAN MOODY.

Non Monsieur, non plus que moi. N'avez-vous pas honte, disoit Roger au Charretier, de faire comme cela à des étrangers. Non repond-il, lourdaut que vous êtes. Et il l'avoit fait exprès. C'est ainsi que l'attestent tous ceux qui étoient là autour. Fort bien, repond Roger, & que dira notre Maître. Votre Maître peut

me baïser le.... & disant cela il fit claquer sa main ici , justement où votre Seigneurie la tient. Chair de Dieu , je pensois qu'on étoit mieux appris dans cette Ville.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Je lui apprendrai quelque chose à ce coquin , si je l'attrappe , je lui ferai de belles affaires.

RICHARD.

Faites , Pere , il faut le faire paroître devant le Parlement.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Par la sangbleu ! c'est mon intention. Je lui apprendrai qui je suis. Où demeure-t-il ?

JEAN MOODY.

A Londres , Monsieur.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Comment s'appelle le coquin ?

JEAN MOODY.

Il me semble que quelqu'un l'appelloit Dick.

RICHARD.

Quoi ! comme moi ?

LE CHEV. WRONGHEAD.

Où est-il allé ?

Jean

JEAN MOODY.

Monfieur il eft allé chez lui.

LE CHEV. WRONGHEAD.

. Où eft cela ?

JEAN MOODY.

Par ma foi , Monfieur , je ne ferois vous le dire , mais je lui ai entendu dire qu'il repafferoit par la même rue demain , & que fi nous nous trouvions encore fur fon chemin , il nous renverferoit encore.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Comment donc , le faquin ? cherchez-moi un Connetable.

LADY WRONGHEAD.

Faites plutôt chercher à fouper. Venez , Mr. le Chevalier , ne vous échauffez pas. Ces accidens font familiers à gens qui voyagent par le Monde. Pour ma part je trouve fort heureux , que ce caroffe n'ait pas verfé quand nous étions tous dedans.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Pour cela vous avez raifon , ma Chere.

LADY WRONGHEAD.

C'eft pourquoi il faudra en chercher un d'haſard , en attendant que vous en ayez fait faire un tout neuf , moyenant quoi tout ſera racommodé.

Jean

JEAN MOODY.

Vraiment, Monsieur, je pense que celui-ci ne pouvoit guere durer que deux ou trois jours. Votre Seigneurie l'avoit depuis le tems qu'elle est Sheriff.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Eh bien donc, vas voir ce que Doll nous veut donner à souper, & puis viens tirer mes bottes.

LADY WRONGHEAD.

Et toi Jenny, va-t-en dire à Handy, qu'elle me sorte du linge & mes coeffer de nuit.

JENNY.

Oui, Mama, & pour moi aussi.

RICHARD.

Jour de ma vie, & moi, que dois-je faire là tout seul en attendant le souper; je vais chercher la jolie Demoiselle de la maison, & jouer aux cartes avec elle pour des baisers.

**ACTE**



ACTE III.

La Scene est chez Mylord Townly.

SCENE PREMIERE.

MYLORD TOWNLY, UN
DOMESTIQUE.

MYLORD TOWNLY.

H Olà, quelqu'un !

UN DOMESTIQUE.

Mylord.

MYLORD.

Qu'on serve le diner. Ah ! voici Mylady
Grace. Bon jour ma Sœur.

SCENE

SCENE II.

LADY GRACE, MYLORD
TOWNLY.

LADY GRACE.

Comment , est - on déjà prêt ? Je
croyois que Myladi n'étoit pas habillée.

MYLORD TOWNLY.

N'importe , il est trois heures. C'est assez
qu'elle dérange mon repos , sans troubler
encore l'heure de mon repas.

LADY GRACE.

Pour cette fois vous auriez tort de vous
gêner , car elle dîne dehors.

MYLORD.

Je suppose que ce n'est qu'une excuse
de sa part , pour n'être pas prête.

LADY GRACE.

Non d'honneur , elle est engagée à di-
ner chez Mylady Revel , & vous savez
qu'on n'y dîne qu'à l'heure du souper.

MYLORD.

Je fais bien que c'est une de ces Dames
prudentes

prudentes qui n'ont jamais le Soleil pour témoin de leurs défordres. En quelle humeur avez-vous trouvé aujourd'hui ma femme ?

LADY GRACE.

Elle est dans la joie & l'allégresse, parce qu'elle a gagné beaucoup d'argent hier.

MYLORD.

Cela est égal pour moi, elle ne fait part de sa bonne humeur dans la fortune qu'aux étrangers, & ne partage avec moi que les mauvais momens.

LADY GRACE.

Rompons sur ce propos. Qui dîne avec nous ?

MYLORD.

Manley doit venir. Mais à propos, que pensez-vous de notre dernière conversation avec lui ?

LADY GRACE.

Je ne conçois pas qu'il pense encore à m'épouser, après avoir débité en ma présence des maximes aussi rigides.

MYLORD.

Les croyez-vous injustes !

Lady

LADY GRACE.

Je ne dis pas cela , mais il auroit dû se ménager devant moi.

MYLORD.

Cette attention eût été , en effet , une preuve de savoir vivre. Mais sa sincérité prouve sa façon de penser , & même la bonne opinion qu'il a de vous ; puisqu'il n'auroit jamais parlé aussi librement devant vous , s'il n'avoit jugé votre esprit assez juste pour ne lui en pas vouloir du mal.

LADY GRACE.

Oui , mais j'ai reçu ce matin une Lettre , qui me fait juger qu'il n'est pas ce que je pensois.

MYLORD.

De qui est cette Lettre ?

LADY GRACE.

Je ne fais , mais la voici , lisez.

MYLORD.

» L'incluse , Madame , est tombée par
» hasard entre mes mains , si elle ne vous
» regarde point , vous n'aurez eu que la
» peine de lire ce peu de lignes de votre sin-
» cère Amie , quoique inconnue.

Lady

LADY GRACE.

Voici l'incluse.

MYLORD *lit.*

A Charles Manley,

Votre façon d'agir avec moi depuis quelque tems , me prouve que je vous suis autant à charge qu'à moi-même ; j'espère que ne pouvant plus m'aimer , vous ne permettrez pas que ma situation soit pire qu'elle n'étoit dans le tems où la vaine apparence d'être à vous , m'a fait renoncer à un revenu honnête.

MYRTILLE *Dupe.*

P. S. Depuis quatre mois je n'ay pas reçu un sol de votre part.

LADY GRACE.

Que pensez-vous de ceci ? vous voyez que l'adresse est à lui.

Il me paroît que le *Postscriptum* contient un reproche qui ne peut pas regarder un homme comme Manley.

LADY GRACE.

Mais qui pouvoit avoir intérêt à forger cette Lettre ?

MYLORD.

J'ai remarqué de tout tems , que ces fortes d'avis donnés par des amis incon-

AUS

nus, viennent de quelque ennemi caché.

LADY GRACE.

Que me conseillez-vous de faire ?

MYLORD.

De lui montrer cette Lettre de bonne foi.

LADY GRACE.

Mais cela ne sera-t-il pas singulier de ma part ?

MYLORD.

Pas du tout, surtout en vous servant de mon conseil ; s'il est innocent, sa surprise & son impatience le justifiera ; s'il est coupable, vous avez la meilleure occasion de rompre.

LADY GRACE.

Mais de quel droit irai-je le décontenancer ?

MYLORD.

Je ne saurois croire que cela doive arriver.

LADY GRACE.

Que croyez-vous donc ?

MYLORD.

Il est plus vraisemblable que cette Lettre est forgée.

Un

POUSSE A BOUT. 93
UN DOMESTIQUE.

Monfieur Manley entre , Mylord.

MYLORD.

Recevez - le , ma Sœur , je paffe un moment chez Mylady.

S C E N E III.

Mr. MANLEY , LADY GRACE.

Mr. MANLEY.

M Adame , je fuis bien votre Serviteur , on m'a dit que Mylord étoit ici.

LADY GRACE.

Il reviendra à l'inftant , il ne fait que paffer chez ma Sœur.

Mr. MANLEY.

Elle dînera donc avec nous ?

LADY GRACE.

Pas du tout.

Mr. MANLEY.

Que fait-elle du refte de fa journée ?

LADY GRACE.

Comme tous les jours , des vifites juf-
qu'à

qu'à huit heures ; avant l'heure de l'appartement , elle fait un Quadrille chez Made. Idle , de là à la Cour , ensuite un petit souper chez Mylady Moonlight , & de là à l'Assemblée de Mylord Noble.

Mr. MANLEY.

Etes-vous de tout cela , Madame ?

LADY GRACE.

Rien que de deux ou trois visites ; j'aurois voulu l'engager d'aller à la Comedie , mais nous n'avons pas le tems.

Mr. MANLEY

Et vous renoncez à tout le reste ?

LADY GRACE.

Je ne puis me faire un mérite de sacrifier ce que je n'aime pas.

Mr. MANLEY..

Je me suis trouvé autre-fois souvent entraîné à des choses où mon goût ne me portoit point.

LADY GRACE.

Comment donc ?

Mr. MANLEY.

J'ai passé une bonne partie de mon tems dans le tourbillon des Femmes , dont j'aurois souvent mieux aimé être quitte.

Lady

LADY GRACE.

Qu'est-ce donc qui vous engageoit à vous trouver avec elles ?

Mr. MANLEY.

La mode & la dissipation.

LADY GRACE.

Point de Maîtresses parmi tout cela ?

Mr. MANLEY.

Pour vous parler franchement.....
Oui..... Quand on va souvent chez le Bijoutier , on achete une fois quelque chose.

LADY GRACE.

Et peut-être vous arrivoit-il de payer cette chose le double de ce qu'elle valoit.

Mr. MANLEY.

En effet , dans ces choix que le caprice fait faire , on est dupe quelquefois , il m'est arrivé le plus souvent d'aimer des Coquettes justement assez pour me faire en-rager.

LADY GRACE

C'est un usage qu'elles font souvent de leurs charmes.

Mr. MANLEY.

Il est vrai ; & je regarde les Coquettes
&

& les Prudes , comme également nuisibles dans la Société , toute la différence c'est que les premières font enrager les hommes , & les autres sont le fléau des femmes. Leur motif est le même , elles veulent être sages. Ne connoissant de vertu que celle-là , elles se croient libres de donner dans tous les autres excès ; & contre leur propre inclination , elles sont sages , parce qu'elles peuvent faire plus de mal en restant telles , qu'autrement.

LADY GRACE.

Arrêtez , Manley , peut-être que vous jugez si mal des Femmes en général , parce que vous avez mal choisi vos Maîtresses.

Mr. MANLEY.

Cela se peut en partie , Madame ; mais si ces caractères sont odieux , combien ne doit-on pas admirer une femme qui a su éviter les ridicules & les vices des unes & des autres.

LADY GRACE.

Une femme pareille est peut-être aussi difficile à trouver qu'un homme qui croie qu'il y en a une pareille ; ou qu'un homme qui en ayant trouvé une pareille , en seroit digne. Car enfin Mr. Manley , à vous parler franchement , je ne connois
pas

pas d'homme au Monde qui , à l'apparence , semble plus digne d'une femme semblable que vous ; & cependant j'ai entre les mains des preuves qui m'ont convaincue que vous avez aussi vos foiblesses.

Mr. MANLEY.

Je fais que j'en ai beaucoup. Mais encore , Madame , quelles sont ces preuves ?

LADY GRACE.

Tenez , Monsieur , ceci vous appartient , puisque c'est à votre adresse.. *Elle lui remet une Lettre.*

Mr. MANLEY.

Je ne connois pas cette écriture. *Il lit bas.*

LADY GRACE à part.

Il paroît surpris , & sa surprise n'a pas l'air coupable. Mr. Manley , permettez-moi de vous dire , que si mon Frere ne me l'avoit conseillé , je ne vous aurois jamais montré ceci.

Mr. MANLEY.

Je regarde ce procédé comme une marque de son estime , mais , Madame , j'ose vous demander la grace de me dire comment cette Lettre est tombée entre vos mains ?

E

Lady

LADY GRACE.

Par un anonyme , avec celle-ci.

Mr. MANLEY.

Oserois-je , Madame , vous prier de m'en faire part aussi ?

LADY GRACE.

Elle contient , à la vérité , une insinuation fort importante , mais je me fie assez à votre bon jugement pour vous la montrer.

Mr. MANLEY.

Vous m'obligez , Madame. *Il lit l'autre Lettre.*

LADY GRACE *à part.*

Pour le coup je suis bien émuë , notre conversation devient fort critique..... je voudrois que cela fut passé.

Mr. MANLEY.

Madame , je me doute de l'intention qui peut avoir enfanté ce stratagème. Quoique ma liaison avec Mylord m'autorise à fréquenter cette maison , il étoit impossible que dans une Ville où l'on cause tant , quelques-unes de mes visites ne fussent mises sur votre compte. Dès-lors il faut que Myladi Wronghead ait oui parler de cela comme d'une nouvelle , à son ar-
rivée

rivée en Ville ; & je reconnois ici son écriture.

LADY GRACE.

Mais quel intérêt à-t-elle à tout ceci ?

Mr. MANLEY.

C'est de rompre mon mariage , s'il en étoit question ; vû que si je venois à mourir sans héritiers , une partie de ma fortune retomberoit à sa famille. Mais elle se trompe bien fort. Oui si cette Lettre pouvoit vous avoir donné la plus légère inquiétude , je me croirois l'homme du monde le plus heureux.

LADY GRACE.

Je ne fais pas à quel titre , Monsieur , je m'inquieterois de cela.

Mr. MANLEY.

Vous pourriez , Madame , avoir là-dessus une curiosité fort innocente.

LADY GRACE.

Eh bien , Monsieur , je croirois renoncer à l'état de femme en me défendant d'avoir de la curiosité. Mais encore croyez-vous donc que ce nom de *Myrille* soit supposé ?

Mr. MANLEY.

Je me rappelle , Madame , que dans

la maison où demeure Mylady Wronghead, il y a une jeune fille qu'on appelle *Myrtille* ; elle peut avoir écrit cette Lettre. Mais je ne puis encore deviner , par quel hasard elle m'est adressée ; & c'est ce que je vais tâcher de découvrir , jusqu'à ce que j'aie l'honneur de vous revoir. J'y vais à l'instant. *Il veut sortir.*

LADY GRACE.

On va dîner dans le moment , restez.

Mr. MANLEY.

Je ne saurois , Madame , ni manger , ni boire , que je n'aie mis ceci au clair.

LADY GRACE.

Pourquoi voulez-vous qu'une folle curiosité de ma part vous dérange.

Mr. MANLEY.

Madame , puisque vous ne voulez pas que cela vous regarde , souffrez que mon propre intérêt m'y conduise. *Il sort.*

S C E N E IV.

LADY GRACE seule.

Fort bien..... Que dois-je à présent penser de ceci. Si un étranger avoit entendu

tendu notre conversation , n'auroit-il pas été en droit de croire que Manley désire de me vouër le reste de ses jours ? Et de mon côté , ne me suis-je pas prodigieusement avancée ? Mais il ne m'a jamais parlé d'amour , il ne m'a pas même adressé un compliment direct.... Non.... Mais il en a fait plus d'un à mon esprit.... Et c'est justement par là qu'il m'a gagnée ; s'il s'y étoit pris autrement il n'auroit jamais réussi , & je l'aurois taxé de présomption. Quoiqu'il en soit , je fais une chose , c'est que jamais un autre homme ne m'occupera.

S C E N E V.

Made. TRUSTY , *Femme de Chambre de*
Mylady Townly , LADY GRACE.

LADY GRACE.

E H bien , Mademoiselle Trusty , ma Sœur est-elle habillée ?

TRUSTY.

Oui , Madame , mais Mylord lui a dit de si belles choses , qu'ils sont pour se quereller.

E 3

Lady

LADY GRACE.

Comment donc ?

TRUSTY.

Voici le sujet de la dispute. Mylord prioit Madame de dîner au logis. Mylady a repondu qu'elle ne pouvoit pas être habillée à tems ; sur quoi Mylord fit retarder le dîner ; & immédiatement après Mylady commanda qu'on tint le carosse pret ; sur quoi Mylord lui dit sechement qu'il avoit fait dire au Cocher de rentrer dans la maison. Alors Mylady lui fit une grande reverence , & lui dit d'un air fort plaissant , qu'elle attendroit que les chevaux de Mylord eussent dîné , mais de peur d'attendre trop long-tems elle m'a dit à l'oreille de faire venir les Porteurs.

Trusty sort.

LADY GRACE.

Ah les voici , ils n'ont pas l'air de bonne humeur.

SCENE

SCENE VI.

MYLORD TOWNLY , MYLADY
TOWNLY , LADY GRACE.

MYLADY TOWNLY.

Voyez-vous Mylord , je ne puis soutenir cela plus long-tems ; toujours vous me parlez de mes défauts , cela fait une jolie conversation !

MYLORD TOWNLY.

Mais , Madame , si vous ne pouvez entendre parler , comment voulez-vous que j'espère de vous corriger ?

MYLADY.

Mais je ne prétens pas m'en corriger... Je ne puis.... Vous savez que je l'ai essayé cent fois.... Mais cela me repugne , je ne puis soutenir cela !

MYLORD.

Et moi , Madame , je ne puis soutenir cette vie dissipée & cette conduite si peu digne de votre état.

E 4

Mylady

MYLADY.

Cette conduite ! est-il possible ! tout l'Univers fait que je ne suis jamais meilleure compagnie , que quand je fais ce qui me plaît. Eh bien , je vois bonne compagnie ; vous n'êtes jamais las de me contrarier.... Et puis qui gagnez-vous ?... Jeudy passé seulement vous reprîtes une de mes fautes , comme vous les appelez , & vous m'empêchâtes d'aller au bal masqué.... Quel fut je vous prie , le fruit de cette contrainte ? Ne fus-je pas d'une humeur affreuse toute cette nuit ? Ne falut-il pas que j'eusse compagnie chez moi , & ne restai-je pas jusques à trois heures après minuit avant de pouvoir me reprendre ? Et puis , je ne suis point guérie de la passion du bal ; au contraire , la première fois , je serai deux fois plus tentée d'y aller. Vous voyez donc , Mylord , que toutes ces corrections , & ces réformes , sont aussi inutiles que de racommoder de vieilles dentelles , & les rendre pires que devant.

MYLORD.

Enfin , la vie des femmes d'aujourd'hui est insupportable , & un jour ou l'autre il faudra.....

Mylady.

MYLADY.

Les corriger , je suppose ; soit , mais mon cher Mylord , il faut leur donner du tems , & puis vous savez que quand les choses sont au pire , elles se corrigent d'elles-mêmes.

MYLORD.

Je ne suis pas d'humeur de rire à présent , Madame.

MYLADY.

Eh bien , Mylord , raisonnons sérieusement. Ecoutez ; vous vous plaignez de ma façon de vivre & de mes heures ; moi je me plains des vôtres ; quant à ce point , nous sommes à deux de jeu ; mais de bonne foi , lequel de nous pensez-vous qui doive se flatter d'avoir l'approbation de la bonne compagnie ; je vis comme une Femme de Qualité , & vous comme un Artisan , qui se couche de bonne heure , pour pouvoir être de grand matin à sa boutique. Fi donc !

MYLORD.

Fi vous même Madame ; est-ce ainsi que vous raisonnez ? Eh bien , il est bon de vous dire que ce n'est pas vos heures peu convenables qui me choquent le plus , mais la mauvaise compagnie qui les occupe.

E 5

Mylady.

MYLADY.

Pour le coup , Mylord , je ne vous entends point , quelle mauvaise compagnie pouvez-vous m'accuser de voir ?

MYLORD.

Des femmes qui perdent leur argent , & des hommes qui le gagnent ; & quelquefois des hommes qui le perdent exprès , pour gagner à quelqu'autre jeu. Cette vie entraîne après soi la connoissance inévitable de fripons reconnus , & d'escrocs en habits brodés ; & ce qui me choque encore plus , c'est cet essain de fats bien poudrés & tondus , qui obsèdent l'oreille des femmes.

MYLADY.

Un mari donne en effet une éminente preuve de jugement , s'il peut croire ces especes dangereuses !

MYLORD.

Leur ridicule ne fait pas toujours la sûreté d'un mari ; la fortune , vis-à-vis d'une femme qui joue , leur donne quelquefois de terribles avantages.

MYLADY.

Que voulez-vous dire ?

Mylord.

MYLORD.

Que les femmes perdent quelquefois au-delà de leur avoir ; & qu'une femme dans ce cas peut essayer de s'acquitter en autre valeur qu'en argent.

MYLADY.

Vous devenez trop caustique , Mylord ; vous m'obligerez à vous haïr. Sachez que je vois la meilleure compagnie de la ville.

MYLORD.

On peut quelquefois rencontrer des gens de cet ordre , à l'Eglise même.

MYLADY.

Mes connoissances y vont aussi. Mais je vois ce que vous cherchez , vous voulez en attaquant ma conduite masquer votre propre avarice ; & je vois bien que mes plaisirs ne vous déplairoient pas , s'ils ne coutoient rien.

MYLORD.

Prenez garde , Madame , ne me faites pas croire que vous ne conservez votre réputation de sagesse , que pour avoir droit de vous livrer impunément à tous les autres désordres. J'ai aussi une réputation à conserver ; un homme devient méprisable

à force de tolerer les folies de sa femme. Enfin, quelles que soient vos inclinations, je ne permettrai pas qu'elles me mettent sur la rue.

MYLADY.

Sur la rue ! ah je pers patience ! je ne veux pas rentrer avant quatre heures du matin.

MYLORD.

Cela se peut, Madame, mais je ferai fermer les portes de la maison à minuit.

MYLADY.

En ce cas je ne rentrerai que demain au soir.

MYLORD.

En ce cas, Madame, vous ne rentrerez pas du tout. *Il sort.*

MYLADY *seule.*

Que veut-il dire ? Jamais je ne l'ai entendu parler sur ce ton. Jusques ici il avoit des manieres dans ses plus mauvais accès d'humeur. Il y a quelque chose là-dessous.... Mais il roule toujours quelque idée ridicule dans sa tête, & je ne veux pas fatiguer la mienne à y penser. Ah, Monsieur Manley, votre servante.

SCENE

S C E N E VII.

Mr. MANLEY, MYLADY TOWNLY

Mr. MANLEY.

JE vous demande pardon, Madame, si je surviens ainsi, mais j'ai des affaires avec Mylord.

MYLADY TOWNLY.

Vous le trouverez dans l'appartement à côté.

Mr. MANLEY.

Permettez-vous, Madame ?

MYLADY.

Allez-y, je vous le permettrois quand vous seriez une Dame.

Mr. MANLEY *à part.*

Dans quel siècle poli nous vivons !

Il sort.

SCENE

SCENE VIII.

LADY GRACE , MYLADY
TOWNLY.

MYLADY TOWNLY.

A H ma Chere , comment avez - vous
eu le cœur de me laisser si long-tems seule ?

LADY GRACE.

Je vous croyois avec Mylord.

MYLADY.

Hé bien oui , & voila pourquoi j'avois
besoin de vous. Il sort d'ici dans une hu-
meur ... , ..

LADY GRACE.]

Bon Dieu , pourquoi donc ?

MYLADY.

C'est notre ordinaire , nous avons eu ce
matin chacun notre plat du plaisir conjugal ,
nous étions charmante compagnie.

LADY GRACE.

Je suis charmée de cela ! quel bonheur
pour

POUSSE A BOUT. III

pour un mari & une femme , de se trouver
le même ton !

MYLADY.

Ah ! la plus jolie chose du monde.

LADY GRACE.

Je craindrois seulement , que quelque-
fois deux personnes qui se voient toujours ,
n'auroient pas toujours quelque chose à
se dire.

MYLADY.

Ah ma Chere , vous vous trompez gran-
dement. Des gens mariés ont des ressour-
ces , que personne ne devineroit. Mylord
& moi , par exemple , qui ne sommes ma-
riés que depuis deux ans , nous avons ac-
tuellement un fond de huit ou dix pro-
pos , qui nous fournissent chacun de quoi
nous entretenir au moins deux heures ,
quand nous sommes seuls ; & même la
matière est aussi fraîche au bout de deux
jours , que s'il n'en avoit jamais été ques-
tion.

LADY GRACE.

Voilà qui est en vérité charmant !

MYLADY.

Rien n'approche de ce genre de vie.
L'autre jour , par exemple , que vous di-
niez

niez dehors , Mylord & moi après un charmant repas tête-à-tête , nous nous mîmes près du feu ; nous avions tous deux un air aisé & indolent , nous curant les dents ; ce qui dura pendant un quart d'heure , sans dire mot , enforte qu'il paroïssoit que nous ne nous voyons pas l'un l'autre. A la fin Mylord , étendant les bras , & baillant , me dit , ma chere..... ah..... vous êtes rentrée bien tard hier..... Il étoit deux heures du matin , dis-je. Je me suis couché , reprit Mylord..... ah..... à onze heures. vous en faites autant toutes les nuits , dis-je à Mylord. Mais, reprit-il , je suis étonné que vous puissiez veiller si tard. Pouvez-vous être étonné , repris-je , d'une chose qui m'est si ordinaire ? sur quoi notre conversation s'engagea ; & quoique nous ayons déjà rebatu ce propos cinquante fois , il nous reste chaque fois tant de jolies choses à dire , que je me flatte que nous ne l'épuiserons de notre vie.

LADY GRACE.

Mais , ma Sœur , quoique ces conversations privées soient incontestablement fort propres à faire passer le tems , dites-moi s'il n'y entre pas quelquefois un peu d'aigreur ?

Mylady.

MYLADY.

Sans-doute ; mais cela fait fort bien. Une repartie vive , accompagnée d'un petit goût piquant de recrimination , cela fait la plus jolie liqueur du monde. Oui , ma chere , si nous ne mêlions quelquefois une petite dose d'acide dans nos propos , la société conjugale deviendrait si fade , qu'il n'y auroit que l'estomac d'une prude capable de l'endurer.

LADY GRACE.

Fort bien. En vérité vous avez le goût le plus élégant du monde.

MYLADY.

Je vous avouerais cependant que dans notre dernière conversation nous y avons mêlé un peu trop de limons , ce qui rendit le breuvage presque un peu aigre , au point que je lui dis à la fin qu'il avoit perdu l'esprit , ou peu s'en faut , & Mylord à son tour me fit entendre , un peu brusquement , qu'il pourroit bien me mettre à la porte.

LADY GRACE.

Oh , prenez garde un peu.

Mylady.

MYLADY.

Si cela m'arrivoit , j'en aurois l'obligation aux sages conseils de mon Pere.

LADY GRACE.

Comment donc ?

MYLADY.

Oui. Quand Mylord me fit l'honneur d'ouvrir la premiere fois la tranchée devant moi , mon cher Papa , sans qu'il soit possible d'en rendre raison , eût la bonté de rendre la Place à discretion. C'est-à-dire , qu'il déclara à son Gendre , que vû les inclinations des femmes d'aujourd'hui , il ne voudroit pas lui conseiller de confier à sa fille seulement l'argent de ses épingles , de façon que toute la dépense de mes goûts particuliers & mes menus plaisirs dépendent exactement de la bonne volonté & de l'humeur de mon époux.

LADY GRACE.

Mais voila qui devroit précisément vous engager à vous tenir sur vos gardes.

MYLADY

De bonne foi , ma Chere , que feriez-vous à ma place ?

Lady

LADY GRACE.

Ce que je ferois ? Si j'avois un mari aussi sage que le votre , je ferois la femme du monde la plus heureuse , en cherchant à lui ressembler.

MYLADY.

Ah méchante ! Pouvez-vous désoler quelqu'un à ce point ? Vous m'excedez. Savez-vous que Mylord est si sage, si sage, qu'il n'y a plus rien au monde qu'il puisse faire d'agréable pour moi , que de me donner de l'argent. Et moi , soit par un heureux naturel , soit par l'habitude où je suis de voir toujours la bonne compagnie , j'aime de tout mon cœur les choses qu'il déteste le plus ; j'aime les assemblées ; le cœur me bat à l'approche du bal. A l'opera j'expire. Le jeu je l'aime à la folie. Les cartes m'enchantent. Les dez me mettent hors de moi. Cher , cher jeu d'hazard , quel intérêt charmant tu mets dans la vie ! Ne jouez-vous jamais des jeux de hazard , mon Enfant ?

LADY GRACE.

Jamais. Il me semble qu'ils ne conviennent pas aux femmes , c'est une occupation si *masculine* , cela a si fort l'air grivois. Vous voyez dans quel état il met les hommes

mes , & si une femme se laissoit aller à un certain point..... il pourroit échaper des expressions.....

MYLADY.

Eh bien , dans un événement bien fâcheux , s'il arrive une chance bien fatale, quelquefois un mot peu mesuré s'élève & s'avance jusques au bout de la langue , alors je fais un effort & je l'avale.

LADY GRACE.

Eh bien ! n'est-ce pas assez pour vous faire faire un vœu de ne plus jouer des jeux d'hazard de votre vie ?

MYLADY.

Oh oui , j'ai bien fait ce vœu-là.

LADY GRACE.

Sérieusement ?

MYLADY.

Je l'ai fait mille fois , & je l'ai rompu aussi souvent.

LADY GRACE.

Comment pouvez-vous avouer cela ?

MYLADY.

Les sermens d'un joueur qui perd , ma Chere , sont regardés comme plus legers que

que ceux d'un amant , ou que les promesses des grands. Mais , pardon , mon Enfant ; je ne devrois pas vous instruire ainsi dans la connoissance du Monde , vous qui voulez vivre en prude , & sagement.

LADY GRACE.

J'avoue que mon inclination & mon éducation concourent à me porter de ce côté-là.

MYLADY.

!Pour moi , j'avoue qu'il me passe , qu'une femme d'esprit (& vous en avez) puisse songer à vivre sagement ; vous voulez cependant vous marier ?

LADY GRACE.

Peut-être.

MYLADY.

Vous comptez de vivre à Londres ?

LADY GRACE.

J'aimerois assez d'y vivre la moitié de l'année.

MYLADY.

Ciel ! & vous voudriez passer la moitié de l'année à Londres pour y vivre sagement ? Ne vaut-il pas autant en ce cas-là vous enterrer à la Campagne ?

Lady

LADY GRACE.

Je voudrois y vivre la moitié de l'année.

MYLADY.

Et voyons un peu quel charmant plan de vie vous vous formerez pour passer ainsi sagement vos Etés à la campagne & vos Hyvers en ville.

LADY GRACE.

Voyons. En Eté j'irois à cheval , je me promenerois à pied le long d'un beau canal, j'irois m'asseoir au pied d'un Hêtre , un Livre à la main ; le reste de la journée se passeroit à s'habiller , dîner , causer avec une bonne amie , un peu de musique , une tasse de thé , une partie de jeu , mais petit jeu ; à gouverner mon ménage , badinier avec mes enfans (si j'en avois) & mille autre plaisirs innocens toujours sagement , & j'espère que par ce moyen mon mari seroit aussi sage que moi.

MYLADY.

Allons ma Chere , vous êtes un être singulier. Des notions aussi antediluviennes que les vôtres ne sont entrées depuis mille ans dans la tête de personne. Au pied d'un Hêtre ma chere mais je vous en prie , donnez-moi aussi le tableau de votre
sejour

sejour de ville , pour servir de pendant ; quoique je sois sûre d'avance d'en prendre des vapeurs.

LADY GRACE.

Eh bien, Madame, pour vous empêcher d'évanouir , je commencerai par vous avertir , que je serois habillée à la mode, quoique toujours sagement. Car j'avoue que je ne pense pas qu'il convienne à une femme dans ma situation de porter , par exemple , toujours des dentelles , aussi belles que celles d'une Duchesse le jour de ses nûces ; j'aurois cependant une délicatesse , c'est que je voudrois être tous les jours aussi proprement mise qu'une épouse.

MYLADY.

Allons vous voila habillée. Et que ferez-vous en ville ?

LADY GRACE.

Je serois des visites , c'est-à-dire , à mes vrais amis. J'irois quelquefois à la Cour ; à l'Assemblée , où je jouerois quadrille , mais sagement ; j'irois voir représenter de bonnes pièces de Théâtre , & pour l'amour de la mode quelquefois à l'Opéra , mais je n'y voudrois pas expirer de plaisir. Et enfin , je pourrois bien par curiosité

sité , me refoudre à aller une fois par hyver au Bal masqué ; & voila je pense tout ce que pourroit faire une femme , qui voudroit vivre sagement. Ne pensez-vous pas que joignant à tout cela le déjeuner , le dîner , la promenade , le souper , sans parler de la dévotion , les vingt-quatre heures du jour seroient honnêtement employées ?

MYLADY.

Honnêtement , & misérablement ; mon enfant , tout ceci conduit seulement à supporter la vie , & moi je veux en jouir.

S C E N E IX.

Made. TRUSTY , *les Acteurs précédens.*

TRUSTY.

MYlady votre chaise est prête.

MYLADY.

• Les Porteurs ont-ils encore leurs flambeaux qui m'ont empoisonnée hier ?

TRUSTY.

Non , Madame , ils en ont d'autres.

Elle sort.

SCENE

S C E N E X.

MYLADY TOWNLY , LADY
GRACE.

MYLADY TOWNLY.

P Ardon ma Chere , vous savez que
mes momens sont précieux. Vous me trou-
verez chez Mylady Revels , n'est-ce pas ?

LADY GRACE.

Sûrement.

MYLADY.

Mais j'ai peur que cela ne dérange vo-
tre plan de vie.

LADY GRACE.

Si cela arrive , ce sera toujours bien
sagement.

MYLADY.

Adieu donc chere Sœur , je vous souhaite
toute sorte de plaisirs honnêtes.

Elle sort.

F

SCENE

SCENE XI.

LADY GRACE *seule.*

ELLE part.... pour se noyer dans un torrent de plaisirs. Pauvre femme ! Elle a réellement de l'esprit , elle est aimable, oui, si l'on pouvoit l'arracher à la dissipation du monde , elle feroit d'un très-bon commerce ; mais le torrent de la vanité l'a tellement entraînée, qu'elle croiroit perdre tous les momens qu'elle ne perdrait pas. Je tremble en pensant à la catastrophe que tout ceci prépare.

Ha ! voici mon Frere , avec Monsieur Manley. Je devine le sujet de leur entretien. Je le saurai dans son tems, mais pas encore. Il ne faut pas les déranger.

SCENE XII.

MYLORD TOWNLY,

Mr. MANLEY.

MYLORD TOWNLY.

JE ne croyois pas tant de finesse à My-lady Wronghead ; quoiqu'on ne puisse que l'accuser

l'accuser d'imprudence , en se fiant à une aussi sotte fille , que cette Myrtille.

Mr. MANLEY.

Vous vous trompez , Mylord , si la Fille avoit été dans le secret , je ne l'aurois peut-être jamais découvert ; voici le fait. La lettre incluse à Mylady Grace étoit réellement une lettre écrite par cette Fille , & adressée au Comte Bassete dont je vous parlois : il la laisse tomber de sa poche , Mylady Wronghead la ramasse , en change le couvert , la cachete , appelle Myrtille & lui fait croire que c'est une lettre qu'elle m'écrit , & sous prétexte d'être occupée d'autre chose , elle engage Myrtille à y mettre une adresse de sa main. Aussi , quand je lui parlai , elle avoua immédiatement qu'elle avoit écrit cette adresse. Mais quand je lui fis voir sa propre lettre , elle fut frappée à l'excès & crut que le Comte & Mylady l'avoient trahie. Enfin cette explication me fit faire si bonne connoissance avec elle , que de ce moment elle me fit un détail de certaines choses , qui regardent la famille du Chev. Wronghead , dont je ferai usage pour empêcher sa perte.

MYLORD TOWNLY.

Vous êtes bien généreux de rendre service à une femme qui a cherché à vous en rendre un très mauvais.

Mr. MANLEY.

Oui, mais j'en ferai vengé, puisque je la servirai en dépit d'elle même.

MYLORD TOWNLY.

Cher Manley, je suis impatient de referrer les nœuds de l'amitié qui nous lie ensemble; votre façon de penser me charme. Sachez que pendant que vous étiez plus occupé à mériter le cœur de ma sœur, qu'à le demander, j'ai travaillé heureusement pour vous, & puisque vous m'avez ouvert votre cœur, sachez à votre tour. qu'elle vous aime.

Mr. MANLEY.

Quoi vous me flattez !

MYLORD TOWNLY.

Je suis charmé que vous trouviez cela flatteur; mais nous saurons la vérité d'elle même. Nous dinons ensemble, & quand
nos

nos gens nous auront laissé seuls, j'entamerai une conversation qui me fournira le prétexte de vous laisser seul avec elle. O Manley si j'avois été aussi prudent que toi en faisant un choix, que de mauvais momens je me serois épargné !





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

La Scene est chez Made. MOTHERLY,
[Made. MOTHERLY, MYRTILLE.

Made. MOTHERLY.

Que signifie donc cette parure; & où
avez-vous été si long-tems?

MYRTILLE.

Ah Madame! J'ai de terribles choses à
vous raconter.

Made. MOTHERLY.

De terribles choses! Bon Dieu! Qu'avez-
vous fait du billet de 500. guinées que le
Comte m'avoit donné? Est-il bon? Est-
il en bonnes mains?

MYRTILLE.

Oui, il est en bonnes mains. Mais pour
sa bonté..... Dieu me préserve!.....
J'ai été en bon train d'être pendue à ce
sujet.

Made.

Made. MOTHERLY.

Comment, ce fripon de Comte nous a-t-il attrapé?

MYRTILLE.

Ecoutez ; quand je suis arrivée chez le Banquier Cash, & que je lui ai produit ce billet payable dans deux mois à son ordre... il m'a regardé d'un air fort sévère & m'a fait entrer dans un cabinet, & est allé voir ses livres... au bout de dix minutes il est revenu, & a donné ordre qu'on appellât un huissier, pour me mettre en prison, comme coupable d'un faux acte... j'étois prête à subir cette catastrophe, lorsqu'il m'entra dans l'esprit de lui demander un moment de tems, & la permission de faire appeler Mr. Manley, qu'il connoissoit, & qui voudroit bien rendre témoignage à mon innocence, & lui prouver, que s'il y avoit dans ceci de la fraude, elle ne venoit pas de moi... heureusement Mr. Manley s'est trouvé là au bout de demi heure ; alors, je lui ai fait un détail sincère de nos relations avec le Comte, & du projet de fortune qu'il avoit arrangé pour moi.

Made. MOTHERLY.

Que Diable êtes-vous allé faire ?

MYRTILLE.

Que faire, il falloit gagner sa confiance & mériter sa protection, pour me tirer de là. Enfin il a persuadé à Mr. Cash de renvoyer l'huillier, & m'a promis, si je voulois lui confier ce billet, de le faire acquitter, & de me venger pleinement du Comte. Voyez à présent, Madame, à qui des deux vous aimez mieux confier vos intérêts.

Made. MOTHERLY.

Il n'y a pas à balancer, mon enfant, s'il dépend de nous d'intéresser Mr. Manley pour nous.

MYRTILLE.

Eh bien, Madame, comment vont les affaires à la maison, & comment le Comte gouverne-t-il ces Dames?

Made. MOTHERLY.

Comme il lui plait; il est également en faveur chez la mere, & chez la fille.

MYRTILLE.

Où sont-elles, je vous en prie?

Made. MOTHERLY.

Elles courent dans leur carosse avec le Comte. Elles ont été chez tous les
Mar-

Marchands de la Ville; & n'ont fait autre chose qu'acheter habits & nipes toute la journée. Du premier tour elles ont rapporté une cargaison si prodigieuse de babilles & de pompons, que le pauvre Chevalier sera fort à plaindre, quand il faudra payer.

MYRTILLE.

Et le jeune Monsieur étoit-il de la partie ?

Made. MOTHERLY.]

Sa sœur ne l'a pas voulu, de peur qu'il ne troublât leurs joyes; elles l'ont laissé endormi au coin du feu de la cuisine.

MYRTILLE.

Ne m'a-t-il pas demandée? Je lui avois donné une espee de rendez-vous.

Made. MOTHERLY.

Ah oui, il s'est fort impatienté, au point qu'il a fini par pleurer & hurler; enfin pour l'appaiser il a fallu que je l'envoyasse avec une de nos filles & Jean Moody, voir quelque chose par la Ville... ils ont été aux lions, & au Monument... ah le voici de retour... je vous laisse ensemble. *Elle sort.*

S C E N E II.

MYRTILLE, RICHARD.

RICHARD.

LA, là, Madame Myrtille, où avez vous été tout ce jour-ci, Dame ?

MYRTILLE.

Et vous, mon beau Monsieur, je vous demande à mon tour où vous avez été ?

RICHARD.

Eh ! quand j'ai vû que vous ne reveniez point, j'étois sur le point de me pendre ... alors Jean Moody, & une de vos jeunes filles m'ont mené voir ... que fais-je moi ... voir ce qu'il y a à voir.

MYRTILLE.

Eh bien, mon bon Monsieur, qu'avez-vous donc vû ?

RICHARD.

Palsangbleu, je ne saurois vous dire ... nous avons tout vû. Premièrement, nous sommes montés là ... au haut ... de ce que vous savez ... là ce grand poteau de pierre,

où l'on monte par des escaliers ronds, qui vont justement comme un Tirebouchon.

MYRTILLE.

Ah, c'est le monument ! & n'y avez-vous pas trouvé la vue belle ?

RICHARD.

La vue ? mais... je ne fais... je n'ai vu que de la fumée & des maisons de Brique & des clochers... & puis c'étoit un tel Ting-tang de cloches, & un tel tapage de carosses & de chars, & les gens me sembloient si petits, & bourdonnoient si étrangement, que cela me faisoit souvenir de la Ruche d'abeilles qui est chez nous au jardin. Et puis cela m'a fait tourner la tête... si bien... que j'ai roulé en bas l'escalier comme une assiette de bois.

MYRTILLE.

Mais est-ce là tout ce que vous avez vu ?

RICHARD.

Non, non, après cela nous sommes allé voir les Lions ; ceux là m'ont plu la moitié mieux, ce sont de terribles gens. Ho, ho ! J'avois un bâton, & je lui en ai donné un grand coup sur le nez ho, ho !

MYRTILLE.

Quand je vous menerai, Monsieur Richard, je vous ferai voir de bien plus belles choses . . . nous irons demain à une Mascarade.

RICHARD.

Oh par ma foi, j'ai entendu dire que c'est la plus gentille chose . . . le Comte m'a assuré que les garçons & les filles y font pêle-mêle, & que chacun y peut manger & boire s'il veut toute la nuit.

MYRTILLE.

Eh bien je vous y menerai, mais gare votre cœur, vous y verrez des Dames terriblement séduisantes, si vous n'êtes sur vos gardes.

RICHARD.

Qu'elles se gardent elles mêmes . . . si quelqu'une d'elles devient amoureuse de moi, elle se repentira de ne s'être pas tenue en repos.

MYRTILLE.

Mais vous ne refuseriez pas une belle Dame ?

RICHARD.

Si fait, hors une seule que je fais bien.

MYR-

MYRTILLE.

Ah, vous avez laissé votre cœur dans la Province.

RICHARD.

Non...mon cœur est toujours venu avec moi le long du chemin.

MYRTILLE.

Je suis bien aise que vous l'aiez avec vous.

RICHARD.

Eh ! pas tout-à-fait ainsi, il se peut faire que quelqu'un l'ait, dont vous ne vous doutez pas.

MYRTILLE.

Je ne fais pas de qui vous parlez.

RICHARD.

Eh ! ne savez-vous pas combien de gens sont dans cette chambre ?

MYRTILLE.

Fort bien, Monsieur Richard ; vous avez déjà appris à dire des galanteries.

RICHARD.

Ne voulez-vous pas croire que j'aie de la tendresse pour vous ?

MYRTILLE.

Fi donc, Monsieur Richard, songez que vous êtes trop jeune pour songer à une femme.

RICHARD.

Eh ! je ne saurois m'empêcher tout de même de songer à vous.

MYRTILLE.

Comment, vous n'avez pas j'espère des desseins mal-honnêtes ?

RICHARD.

Eh ! c'est comme vous voudrez. Je ne pensois pas que vous voudriez de moi pour mari ; je n'ai pas des moyens entre les mains, le papa ne me donne que demi écu par semaine.

MYRTILLE.

Oh, quant à l'argent, ce n'est pas à cela que je regarde quand les gens me plaisent.

RICHARD.

Eh bien, Mademoiselle, je suis tout de même, quand une fille me plait, je la prendrois, n'eut-elle que sa chemise sur le corps.

MYRTILLE.

Pour le coup, Monsieur Richard, vous parlez comme un honnête homme, & qui a le cœur bon.

RI-

RICHARD.

Tatez-en seulement, & vous le trouverez comme cela.

MYRTILLE.

Chut, voici votre Papa, avec ma Tante.

RICHARD.

Le Diable les . . . qu'est-ce qui les amène à présent ?

MYRTILLE.

Quand nous irons ensemble à la Masca-
rade, vous verrez ce que je vous dirai.

RICHARD.

Vite un baiser pour gage. *Il lui donne
un baiser.* Ah que cela est doux & succu-
lent. Il n'y a pas de Pudding aussi bon.
Ils sortent.

SCENE III.

LE CHEV. WRONGHEAD, Made.
MOTHERLY.

LE CHEV. WRONGHEAD.

MA femme & ma fille sont sorties, di-
tes vous ?
Made.

Made. MOTHERLY.

Elles ont été fort occupées tout le jour ; à peine ont-elles pris le tems de diner, & elles sont sorties immédiatement après.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Eh bien , je leur promets que je ne les attendrai pas pour le souper. Je n'ai rien dans le corps depuis ce matin qu'une rotie avec un demi pot de biere.

Made. MOTHERLY.

Je crains Monsieur que les longues séances du Parlement ne vous pourront pas convenir.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Cela est vrai , nous autres campagnards n'aimons pas cette façon de vivre. Un repas des trois retranché, c'est une taxe bien pesante pour un bon estomac. Mais il faut souffrir pour le bien de son país... car enfin la Patrie est au dessus de tout... j'ai entendu parler de quelques Patriotes si zelés qu'ils prenoient sur eux de ne diner quelquefois qu'à minuit.

Mde. MOTHERLY.

Oh les bonnes gens, ils méritent bien l'estime de leurs compatriotes !

Le

LE CHEV. WRONGHEAD.

Oui, Madame Motherly, on les estime si fort, que quand ils sont de retour dans la Province, les voisins viennent tous les jours leur demander à diner.

Made. MOTHERLY.

Cela est bien beau, & voilà ce que c'est d'être populaire !

LE CHEV. WRONGHEAD.

Je vous aime, Madame Motherly, vous savez apprécier le mérite.

Made. MOTHERLY.

Bon Dieu, voici des visites, qui vous viennent, souhaitez-vous qu'en attendant le souper je vous fasse servir quelque petite chose ?

LE CHEV. WRONGHEAD.

Cela ne sera pas de refus. *Made. Motherly fort.*

S C E N E IV.

LE CHEV. WRONGHEAD,
Mr. MANLEY.

Mr. MANLEY.

JE viens voir comment on se porte chez vous, Chevalier.

Le

LE CHEV. WRONGHEAD.

Nous sommes tous occupés comme des abeilles ; j'ai été sur pied depuis huit heures du matin.

Mr. MANLEY.

Vous avez donc fait la Cour à quelqu'un de nos Grands ?

LE CHEV. WRONGHEAD.

Vous l'avez deviné ... on m'a conseillé de ne pas perdre du tems ... & j'ai été chez un des plus gros Seigneurs de la Cour que je n'avois vû de ma vie.

Mr. MANLEY.

C'est bien fait ... mais qui vous y a présenté ?

LE CHEV. WRONGHEAD.

Personne ... un homme sage disoit : sois hardi mon fils ; j'ai suivi cet avis , & je me suis présenté moi même.

Mr. MANLEY.

Comment donc ?

LE CHEV. WRONGHEAD.

Voici comment. Mylord, ai-je dit, je m'appelle Sir François Wronghead de Bumperhall, Député au Parlement pour le Bourg
de

de Boisfont. Votre très-humble Serviteur, repond Mylord, je n'ai pas l'honneur de vous connoître personnellement, mais j'ai oui parler de vous, & je suis bien aise que le Bourg ait choisi un Représentant tel que vous. Puis-je vous être utile à quelque chose? Ces mots, Cousin, m'ont donné comme vous pouvez croire, un grand degré d'encouragement; quand j'eus donc vû que Mylord étoit si bien disposé, je lui dis que mon intention n'étoit pas à la vérité en venant chez lui, de lui parler d'affaires à la premiere visite, mais le voyant si gracieux, que j'entrerois en matiere sans ceremonie. Bref, Mylord, ai-je dit, j'ai d'assez belles Terres, mais elles sont à dire vrai un peu délabrées, & comme j'ai envie de servir le Roi, & mon País, je suis disposé à accepter une Place en Cour... Vous voyez, Cousin, que je l'ai tiré en volant, quelque demi fou auroit barguigné & tourné autour du pot pendant deux mois, avant d'oser ouvrir la bouche, pour demander de l'emploi, & n'auroit peut-être rien obtenu; au lieu que moi.....

Mr. MANLEY.

Oh pour vous, vous pouvez être sur à l'avance de votre fait.

Le

LE CHEV. WRONGHEAD.

Vous allez voir, Cousin. Mais quelle place, me dit Mylord, avez-vous en vue ? Mylord, dis-je, ceux qui demandent ne doivent pas choisir. Mais tout emploi de 1000 Guinées par an sera bon, en attendant mieux... Vous voyez bien que je n'ai pas voulu marchander avec lui à la première entrevue.

Mr. MANLEY.

Et que dit Mylord à cela ?

LE CHEV. WRONGHEAD.

Monsieur le Chevalier, répond-il, je ferai charmé de vous rendre service, autant qu'il sera en mon pouvoir ; à ces mots il m'a pris la main, & me l'a serrée, comme s'il me disoit, ne vous embarrassez de rien, Chevalier, je ferai votre affaire ; ensuite il s'est tourné vers quelqu'un, qui portoit un grand Ruban croisé sur l'habit, & qui avoit bien la mine de demander de l'emploi ainsi que moi.

Mr. MANLEY.

Voilà donc les espérances sur lesquelles vous fondez votre fortune ?

LE CHEV. WRONGHEAD.

Comment donc, y trouvez-vous quelque chose d'équivoque ?

Mr.

Mr. MANLEY.

Rien du tout , car j'ai fait il-y-a dix ans ma fortune , précisément de la même façon.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Comment ? je n'ai jamais fû que vous eussiez eu de l'emploi.

Mr. MANLEY.

Ni moi non plus , sur mon honneur ; mais vous ferez peut-être plus heureux ; peut-être que Mylord a appris combien vous avez eu d'influence dans les affaires qui se sont agitées aujourd'hui en Parlement. Vous y avez été sans doute ?

LE CHEV. WRONGHEAD.

Sans doute. Je ne voudrois pas manquer une séance pour tout au monde.

Mr. MANLEY.

Qu'y a-t on fait , je vous prie ?

LE CHEV. WRONGHEAD.

Sur mon honneur , je ne saurois vous dire , je fais seulement ce que j'y ai fait pour ma personne ; & je pense ne m'être pas mal tiré d'affaire , excepté une petite méprise que j'ai faite à la fin.

Mr. MANLEY.

Comment cela ?

Le

LE CHEV. WRONGHEAD.

Voyez-vous, ils étoient tous partagés sur une question qui regardoit le bien public... Vous savez que je l'ai toujours en vue... Mais, bref, on dit tant de raisons pour & contre, que je ne savois plus trop qu'en penser. Quoiqu'il en soit, j'étois résolu d'opiner selon ma conscience... Quand on vint donc à donner les suffrages, je ne fais pas trop comment cela étoit, mais enfin je crois que j'ai dit *oui*, quand je devois dire *non*.

Mr. MANLEY.

Comment cela s'est-il passé ?

LE CHEV. WRONGHEAD.

J'ai pris le change, vous dis-je. Il y avoit à mes cotés un bon gentilhomme, fort sociable, qui me dit au moment que j'allois dire *oui*, en me serrant la main, Monsieur vous êtes un homme d'honneur, un bon Anglois, & j'ai envie de me lier plus particulièrement avec vous... en disant ces mots il m'a saisi par ma manche, & m'a entraîné avec lui... & moi je l'ai suivi sans savoir ce que je faisois... mais, morbleu, on m'a dit depuis que j'aurois du rester dans le parti que j'avois d'abord choisi.

Mr.

Mr. MANLEY.

Fort bien, voila qui va à jamais assurer
votre credit & votre reputation. à part.
O chef de tous les Wrongheads !

LE CHEV. WRONGHEAD.

Voici mes femmes. J'espere que vous
accepterez un petit souper en famille avec
nous ?

Mr. MANLEY.

Ce fera une autre fois, mon Cousin.

S C E N E V.

LADY WRONGHEAD, MISS. JEN-
NY, COMTE BASSETE, les
Auteurs précédens.

Mr. MANLEY.

EH bien, Mesdames, l'air de la ville
continue de vous convenir ?

JENNY.

Parfaitement Monsieur, nous avons rou-
lé tout le jour dans le carosse neuf, nous
avons acheté une immensité de jolies cho-
ses.

ses. Demain nous allons à la Mascarade, vendredi à la Comédie, samedi à l'Opera, dimanche à... ce que vous appelez... Assemblée, où nous verrons les Dames jouer au Quadrille, au Fiquet, à l'Ombre, aux jeux de hazard, à la Bassete. Lundi nous verrons le Roi, mardi le...

LADY WRONGHEAD.

Arretez, Mademoiselle... il faut un peu moderer votre caquet... vous oubliez que je vous ai amenée ici pour apprendre à être modeste.

JENNY.

Eh Seigneur, ma chere Mere, je crois n'avoir rien dit hors de propos! & si l'on n'ose pas parler à son tour, on reste toute sa vie dans l'obscurité.

LADY WRONGHEAD.

En conscience, cette fille devient d'une obstination....

LE CHEV. WRONGHEAD

Vous l'avez élevée ainsi, rabattez lui à présent si vous pouvez ce caquet que vous admiriez tant.

JENNY.

Tout ce que j'ai dit Papa, c'étoit pour entretenir mon cousin Manley.

Mr.

Mr. MANLEY.

Je vous suis très-obligé, ma petite cousine.

JENNY.

Entendez-vous, Mama ?

LADY WRONGHEAD.

Paix-donc, vous dis-je ?

JENNY *se tournant & murmurant.*

Je ne peux plus y tenir, je le déclare. *Parlant bas au Comte.* Elle me gronde toujours & me rechigne devant vous, je fais bien pourquoi, je le fais très-bien.

LE COMTE.

Chut ! ma chère ne vous fâchez pas, vous lui ferez naître des soupçons.

JENNY.

Qu'elle croye ce qu'elle voudra, je m'en embarrasse fort peu.... je pourrois aussi soupçonner si je voulois, mais je ne la crains pas autant qu'elle me craint.

LADY WRONGHEAD *à part.*

Elle est toujours collée à ses cotés. La jeune effrontée est sûrement amoureuse de lui. Il ne faut pas qu'ils se doutent que je m'en apperçois. Cependant je ne peux souffrir ce train. Ecoutez, Comte, vous

G

per-

perdrez cette fille , si vous l'encouragez ainsi.

LE COMTE.

Pardon, Madame, je l'exhortois seulement à vous obéir. *à part à Mylady Wronghead.* En un mot, Madame, elle est jalouse de vous , & je suis obligé de la flatter , pour détruire ce sentiment , il ne faut pas que vous paroissiez faire attention à ses façons avec moi.

LADY WRONGHEAD.

Vous avez raison, je m'observerai mieux.

LE COMTE à *Lady Wronghead* bas.

Demain à la Mascarade, nous pourrons nous defaire d'elle.

LADY WRONGHEAD.

On nous observera. Je vous enverrai un billet, & j'arrangerai cela. Allez joindre ma fille, & ne faites plus attention à moi.

LE COMTE à *Jenny* bas.

J'ai bien pris votre parti, ma chère.

LADY WRONGHEAD à *Jenny*.

Viens ici, mon enfant . . . soyez un peu plus réservée, je ne vous reprends que pour votre avantage.

JENNY.

JENNY.

Oui, Mama, mais quand on me reprend devant le monde, cela ne fait que m'empirer, vous le savez.

Mr. MANLEY.

Si je me connois un peu en femmes, la Mama & la fille ne se sont querellées, que parce qu'elles font du même gout. Ce gentil Comte me paroît bien ancré dans la famille.

S C E N E VI.

MYRTILLE, les Acteurs précédens.

MYRTILLE parle bas à Mr. Manley.

LADY WRONGHEAD.

EH bien Monsieur le Chevalier, quelles nouvelles de Westminster ?

LE CHEV. WRONGHEAD.

Des nouvelles, Madame, corbleu ! j'en ai sans doute & des nouvelles peu communes. Un mot à l'oreille. J'ai la promesse d'un emploi de 1000 guinées par an à la Cour.

G 2

LADY

LADY WRONGHEAD.

Déjà, est-il vrai ? Et à qui en avez-vous l'obligation ? Eh bien, qui avoit raison ? Cela ne vaut-il pas mieux que de dépenser son argent à entretenir une meute de chiens galeux à la campagne, cela ne vaut-il pas mieux pour votre famille ?

LE CHEV. WRONGHEAD.

C'est cela qui m'a persuadé à venir ici, mon cœur.

LADY WRONGHEAD.

Voilà de bonnes nouvelles. Allons, pour que j'en aye aussi ma part, donnez moi encore 100 Guinées.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Encore ? Mon enfant, & qu'avez vous fait des 100 que je vous ai données ce matin ?

LADY WRONGHEAD.

Ce que j'en ai fait, vous allez voir ; Jenny, où sont les comptes de nos emplettes d'aujourd'hui ?

JENNY.

Je les ai, Mama.

LADY

LADY WRONGHEAD.

Ce que j'en ai fait mon cher, je les ai dépensés, & 50 au-delà que j'ai emprunté du Comte que voici.

JENNY.

Oui, oui, Papa, & à peine avons-nous eu assez à cela. Voici les comptes.

LE CHEV. WRONGHEAD *parcourant les billets.*

Voyons, voyons, que diable est tout ceci?

Mr. MANLEY *parlant à Myrtille.*

Vous êtes donc sûre de votre Tante, elle est prête d'accepter tout ce que je vous ai proposé?

MYRTILLE.

Vous pouvez y compter, & sur toute sa reconnaissance; elle desire fort de vous parler.

Mr. MANLEY.

Je vais chez moi, amenez la dans une demi heure, & vous vous trouverez bien de ce que vous m'avez promis.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Morbleu, Madame, je ne vois ici que des

des babioles, & des colifichets, des éventails, des gands, des broderies.

LADY WRONGHEAD.

Il n'y a rien là, Monsieur le Chevalier, que des choses fort convenables, & tout à votre occasion.... je suis si œconome, que vous verrez qu'il n'y a pas un fol pour mes nécessités.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Non de par tous les diables, car je ne trouve pas ici pour un fol de dépense dont vous n'eussiez aisément pu vous passer.

LADY WRONGHEAD.

Pensez-vous donc que je sois venue ici pour être à la vieille mode ? c'est précisément par la quantité de jolies choses inutiles qu'une Dame de qualité doit se distinguer à Londres.

JENNY.

Mais de bonne foi Papa, pensiez-vous donc que des Dames du 'bel air n'avoient besoin que de jupes & de corsets ?

Mr. MANLEY.

Ah ! voici la famille en train de conversation.

LADY

LADY WRONGHEAD.

Bon Dieu ! si les hommes gouvernoient toujours, les sottes femmes qu'ils feroient de nous !

LE CHEV. WRONGHEAD.

Cent Guinées le matin, & cent Guinées le soir, morbleu, le Lord Maire ne soutiendrait pas cette dépense !

LADY WRONGHEAD.

Mon cher, vous êtes de mauvaise humeur ; donnez moi ces 100 Guinées, & calmez-vous.

LE CHEV. WRONGHEAD

Que le Diable vous calme ! comptez-vous donc la jolie somme que feroient au bout de l'année 100 Guinées par jour ?

LADY WRONGHEAD.

Non mon cher, tout ce que je peux faire, sans en prendre la tête pesante, c'est de compter avec vous jour par jour. Mais savez-vous un autre compte que je fais. C'est que par mes conseils vous avez attrapé ce matin 1000 Guinées. Voilà mon compte.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Mille Guinées, par an, Madame, dont je n'ai pas encore touché un Schelling.

Mr. MANLEY à part.

Ni ne toucherez sûrement.

S C E N E V I I .

RICHARD , les Acteurs précédens.

RICHARD.

PEre, si vous ne venez vite, le manger se refroidira, & je serois aise de manger un morceau.

LADY WRONGHEAD.

Bon Dieu, Monsieur le Chevalier, vous ne voulez pas souper seul ?

LE CHEV. WRONGHEAD.

Non, mais je pretens diner pour mon compte.

LADY WRONGHEAD.

Attendez donc un moment, mon cher, dans une demi heure nous souperons tous ensemble. Le cousin Manley nous fera l'honneur d'être des notres.

Mr. MANLEY.

Des affaires, Madame, m'appellent ailleurs. *Il sort.*

SCENE

SCENE VIII.

Made. MOTHERLY les Acteurs
précédens.

LADY WRONGHEAD.

AH, Madame Motherly, vous m'avez
promis ce matin de me faire voir de belles
dentelles.

Le Chev. Wronghead écoute.

Made. MOTHERLY.

Je vous assure, Madame, que j'avois
promis d'une certaine façon à la Comtesse
Nicely de les voir la première pour le
jour de la naissance du Roi, mais Ma-
dame

LADY WRONGHEAD.

Ah ! je mourrai si je ne les vois la
première.

RICHARD.

N'allons-nous pas, Pere ?

LE CHEV. WRONGHEAD.

Corbleu , je n'aurai pas grand appetit,
si les choses vont ainsi.

G 5

Made.

Made. MOTHERLY.

Oui, Madame, je peux dire qu'il n'est jamais rien venu de delà les Mers d'aussi beau pour le dessein, & pour la finesse, il semble que c'est une toile d'araignée.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Ventrebleu, des dentelles aussi fines que des toiles d'araignées ! que Diable doit couter cela ?

Made. MOTHERLY.

Il paroît, Madame, que Mr. le Chevalier n'approuve pas ces dentelles ?

LADY WRONGHEAD.

Cela n'est pas nécessaire, ce n'est pas lui qui doit les porter.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Morbleu, non, mais je dois les payer.

LADY WRONGHEAD.

Sans doute. Songez donc à vos 1000 Guinées, & à celle qui vous les a procuré, allez manger votre diner, & rendez moi grace, allez. *Elle le pousse vers la porte.* Venez Made. Motherly. *Elles sortent.*

SCENE

S C E N E IX.

LE CHEVALIER revenant, RICHARD,
les Acteurs précédens.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Fort bien, il faudra donc que je jeune
ici, jusqu'à ce que je creve de faim pour
le bien de ma patrie; pendant que Ma-
dame me dépense 100 Guinées par jour
en dentelles, fines comme des toiles d'a-
raignées. Sangbleu, nous ferons de belles
affaires à ce prix.

RICHARD.

Venez Pere, venez manger. *Ils sortent.*

S C E N E X.

Made. MOTHERLY, LE COMTE
BASSETTE, JENNY.

Mde. MOTHERLY.

MAdemoiselle, Mylady vous fait dire
G 6 de

de venir avec le Comte, pour lui aider à choisir ces dentelles.

LE COMTE.

Nous y ferons à l'instant.

SCENE XI.

LE COMTE, JENNY, MYRTILLE.

JENNY.

Vous voyez, elle ne peut souffrir de nous savoir ensemble.

LE COMTE.

N'importe, ma chère, elle m'a prié à souper; quand elle sera retirée avec votre Papa, Malle. Myrtille me fera rentrer dans la maison, vous vous rendrez à sa chambre, & nous nous amuserons à boire une jatte de Punch ensemble.

MYRTILLE.

Je suis à vos ordres, Madame.

LE COMTE.

Ma chère, allez à présent seule joindre votre Mama, cela vaut mieux que si nous allions ensemble.

JEN.

JENNY.

Fort bien, & demain, à la mascarade, vous savez bien, ta, la, la, la. *Elle sort en chantant.*

S C E N E XII.

LE COMTE, MYRTILLE.

MYRTILLE.

Vous me trouvez assez commode, Monsieur le Comte, n'est ce pas ?

LE COMTE.

Eh bien, mon enfant, n'y trouvez-vous pas votre compte ? Je vous ai toujours dit que nous pourrions nous rendre service réciproquement.

MYRTILLE.

Comment vont vos affaires avec Malle. Jenny ?

LE COMTE.

Cela va grand train, il ne nous faut plus qu'un Ministre pour la conclusion : votre Tante ne disoit-elle pas qu'elle en avoit un à sa disposition ?

MYRTILLE.

Oui, oui, c'est un de ses parens; il fera mon affaire avec Mr. Richard en même tems.

LE COMTE.

Mais où le trouverons-nous ?

MYRTILLE.

Vous savez que la maison de Mylord Townly est ouverte toute la nuit aux masques; avant d'aller à Haymarket (a), le Ministre nous propose d'y venir tous masqués; & comme il a une chambre chez Mylord Townly dont il est le Chapelain, il nous y conduira, & nous donnera la bénédiction à tous ensemble.

LE COMTE.

Cela est admirablement arrangé mon enfant. Encore un baiser, pour l'ancienne connoissance, j'ai sur mon honneur envie de reprendre mes occupations passées avec vous.

MYRTILLE.

Oh, vous en aurez de reste dans peu; mais je vais joindre mon jeune Monsieur.

LE

(a) C'est la Salle du bal masqué.

LE COMTE.

Et moi je vais joindre nos Dames. Adieu
ma belle Madame Wronghead.

MYRTILLE.

Adieu noble Comte Baffete. *Elle sort.*

LE COMTE seul.

Moi Comte ! ce titre m'a souvent rendu service. J'ai fait au moien de ce titre une jolie figure dans le monde, j'ai roulé carosse, fréquenté les Ambassadeurs, & joué quadrille avec les femmes du premier rang. Mais . . . *Tempora mutantur* . . . Depuis que ce Diable d'escadron du Caffé de White m'a exclus de son corps j'ai été réduit à subsister sur ma propre industrie, & à chercher ma dernière ressource dans un bon mariage. Si je réussis, j'espere de faire encore un jour meilleure figure qu'eux tous. Allons, courage, depuis que nos gens de fortune, ont eu l'esprit de devenir fripons, il faudroit qu'un fripon comme moi fut un grand sot pour ne pas prendre les airs d'un homme de qualité.

ACTE



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Mr. MANLEY, LADY GRACE,
MYLORD TOWNLY.

Mr. MANLEY.

Quel nuage trouble aujourd'hui la
sérénité de votre humeur, Madame ?

LADY GRACE.

Vous voulez le savoir... eh bien...
ma sœur... l'infortunée !

Mr. MANLEY.

Quoi donc ?

LADY GRACE.

Je crains bien qu'elle ne soit sur le bord
du précipice.

Mr. MANLEY.

Vous me mettez en peine, que s'est-il
donc passé ?

LADY

LADY GRACE.

Rien de fort nouveau ; mais le retour perpétuel des mêmes torts a poussé mon frere à un point de mécontentement qui me fait tout craindre ; il ne l'a pas vue depuis hier.

Mr. MANLEY.

Comment donc, n'est-elle pas rentrée de toute la nuit ?

LADY GRACE.

Pas avant cinq heures du matin, & dans un si grand desordre, avec des yeux si égarés, qu'on y lisoit en gros caracteres qu'elle avoit perdu son argent.

Mr. MANLEY.

Et Mylord ne l'a pas vue, dites-vous ?

LADY GRACE.

Non, il a changé hier d'appartement. J'étois restée avec lui jusqu'à minuit pour l'attendre. Alors Mylord s'est levé de sa chaise si fort en colere, que si je ne l'en avois empêché à genoux, il auroit fait fermer la porte de la maison.

Mr. MANLEY.

Quelle situation affreuse !

LADY

LADY GRACE.

Je vous conjure, Mr. Manley, de l'assister, & d'aider s'il est possible à préserver à la fois son honneur & son repos. Ne quittez pas la maison, que les choses ne soient mises sur un autre pied.

Mr. MANLEY.

Je servirai Mylord, Madame, sans oser me faire un mérite de vous obéir. Mais de grace, contez-moi exactement, ce qui s'est passé depuis hier au soir.

LADY GRACE,

Après que je fus parvenue à le calmer un peu, & à l'empêcher de faire un éclat, il a donné ordre qu'on arrangeât l'appartement à côté de celui de Mylady; pendant que cela se faisoit, je ne pus obtenir par tous les moyens dont je me servis pour remettre son esprit, qu'un silence morne. Là dessus je l'ai quitté, & me suis retirée dans ma chambre. Mylady est rentrée à cinq heures du matin; j'ai passé chez elle, & y suis restée pendant plus d'une heure.

Mr. MANLEY.

Et que dit-elle, quand elle ne trouva pas Mylord?

LADY

LADY GRACE.

Loin d'en être fâchée ou inquiète, elle a paru s'en réjouir, & m'a dit que dans les circonstances où elle se trouvoit, il étoit plus doux de se trouver avec une amie qu'avec le meilleur mari du monde.

Mr. MANLEY.

Mais comment a-t-elle assez de fermeté d'esprit pour être ainsi ?

LADY GRACE.

Cela est inconcevable. Après avoir tout perdu jusques au dernier sol, & épuisé son credit, elle a encore eu le cœur de plaisanter sur ses desordres, elle a dit des choses si risibles, elle a peint les embarras où cela la jette avec tant de vivacité, que sans l'intérêt de mon frere, qui me touche de trop près, elle auroit desarmé toute ma tristesse.

Mr. MANLEY.

Elle aura peut-être rabatu actuellement de ce ton. Il est des momens où l'orgueil qui soutient dans le monde, nous abandonne seuls. Mais comment a-t-elle pu esquiver le diner ?

LADY GRACE.

Elle y a mis ordre, en disant à sa femme
de

de chambre de repondre quand on la demanderoit, qu'elle est incommodée.

Mr. MANLEY.

Vous l'avez vue depuis qu'elle est levée?

LADY GRACE.

Je doute qu'elle soit éveillée actuellement. Mais, elle ne tardera pas long-tems, je vois sa femme de chambre qui lui porte le Chocolat.

SCENE II.

Madelle TRUSTY, les Acteurs précédens.

Mr. MANLEY à part.

A Cinq heures après midi, belle heure pour déjeuner ! & encore dans son lit.

LADY GRACE à *Trusty*.

Quand elle fera levée, je voudrois l'aller voir à sa toilette. Voilà ce que j'avois à vous dire.

TRUSTY.

J'aurai soin de le dire à Mylady. Elle sort.

SCENE

SCENE III.

Un LAQUAIS, les Acteurs précédens.

LAQUAIS.

LE Chevalier Wronghead demande ,
Monsieur , à vous parler.

Mr. MANLEY.

Il ne vient pas fort à propos.... qu'en
ferai-je ?

LADY GRACE.

Recevez le ; je vous en prie ; j'irai pen-
dant ce tems chez mon frere. Laissez-moi.
Elle sort.

Mr. MANLEY.

Vous l'ordonnez ainsi , Madame. *Au*
Liquais. Priez Mr. le Chevalier Wrong-
head d'entrer.

Je pense que ce sage Gentilhomme com-
mence à trouver que la balance de son se-
jour de Londres penche un peu trop du
mauvais coté.

SCENE

S C E N E IV.

LE CHEV. WRONGHEAD,

Mr. MANLEY.

Mr. MANLEY.

A H bon jour, mon cousin, quel hazard me procure l'honneur de cette visite inattendue ?

LE CHEV. WRONGHEAD.

Ah Cousin !

Mr. M A N L E Y.

Qu'est-ce donc que cet air affligé ?

LE CHEV. WRONGHEAD.

Je n'ai plus dans ce monde que vous.

Mr. MANLEY.

J'en suis fâché ; mais enfin qu'avez-vous ?

LE CHEV. WRONGHEAD.

Je suis un sot d'avoir entrepris ce voyage. Je le vois trop tard. Ma chienne de femme...

Mr. MANLEY.

Qu'est-ce donc ?

LE

LE CHEV. WRONGHEAD.

Elle a dépensé depuis hier matin 250 Guinées.

Mr. MANLEY.

Cela fait voir qu'une femme habile peut faire beaucoup de besogne en peu de tems.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Belle besogne en effet !

Mr. MANLEY.

Mais que voulez-vous dire, vous avez au moins vu le compte de sa dépense.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Le compte, oui de par tous les diables, je l'ai vu. Premièrement je lui ai donné cent cinquante Guinées pour acheter de belles robes & des parures à porter sur son corps, pour faire voir au monde que je suis quelque chose. Je pensois que cette somme étoit honnête.

Mr. MANLEY.

Je le pense aussi, cela auroit tenu bon toute une année, si vous étiez resté à la campagne.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Sans doute, mais dans cette belle ville, il n'y en a pas eu pour 24 heures ; dans
un

un demi jour de tems, tout cela étoit parti en babioles, & en nouvelles modes.

Mr. MANLEY.

Ah, mon cher Chevalier, tout cela est nécessaire à des Dames du bel air.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Non, voila ce qui me fait enrager ; il n'y a pas parmi tout cela un seul article nécessaire , excepté deux paires de souliers garnis de dentelles, qui coutent 3 Livres 3 Schellings la paire.

Mr. MANLEY.

Mais, enfin est-ce là tout ce dont vous vous plaignez ?

LE CHEV. WRONGHEAD.

Ah plût à Dieu ! mais il y a encore 100 Guinées, qui me touchent plus que tout le reste.

Mr. MANLEY.

Et que font-elles devenues ?

LE CHEV. WRONGHEAD.

Morbleu, j'ai presque honte de vous le dire.

Mr. MANLEY.

Allons parlez net.

LE

LE CHEV. WRONGHEAD.

Elle a été à . . . l'assemblée.

Mr. MANLEY.

Comment, depuis que je vous ai vû ?
Je pensois que vous aviez tous soupé en
famille hier au soir.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Sans doute, nous étions gais comme des
poissons ; ventrebleu, j'avois tellement
épanché mon cœur, que je lui donnai en-
core 100 Guinées pour sortir ce matin . . .
mais à peine avoit-on levé la nape, que voi-
la Mylady Townly qui entre avec une au-
tre étourdie de grande Dame ; & en arri-
vant elles disent qu'il faut que ma femme
aille avec elles à l'assemblée de Mylady
Noble ; il fallut peu de peine, comme vous
pouvez croire, pour la persuader . . . &
voilà qu'elles partent cul sur tête comme si
elles avoient le diable à leurs trousses, &
fouette cocher, les voilà qui s'en vont en-
semble ; & puis à 5 heures du matin, voilà
Madame qui rentre, ayant ses yeux enfon-
cés d'un pied de profondeur dans sa tête, &
mes pauvres 100 Guinées restent en arriere
sur une Table à jeu.

Mr. MANLEY.

Toute la somme ?

H

LE

LE CHEV. WRONGHEAD.

Jusques au dernier sol, parmi une troupe de singes foidifants beaux Messieurs, & de femmes de qualité à face blême.

Mr. MANLEY.

Mais, mon cher cousin, après l'expérience que vous veniez de faire de son peu d'œconomie, comment avez-vous pu lui confier une autre somme si légèrement ?

LE CHEV. WRONGHEAD.

Cela est vrai, & si je n'avois pas bavardé, j'aurois sauvé ces 100 Guinées.

Mr. MANLEY.

Comment ?

LE CHEV. WRONGHEAD.

Oui, l'oison que j'étois, je lui ai babillé de cet emploi de 1000 Guinées par an, qu'on venoit de me promettre ; à l'instant elle a voulu en avoir sa part, disant que c'étoit à elle que j'en avois l'obligation, & m'a forcé de lui donner ces 100 Guinées.

Mr. MANLEY.

Quoi, avant d'avoir rien reçu vous même.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Eh oui, voilà bien ce que je lui dis.
Mon

Mon enfant, lui dis-je, peut-être qu'il se passera six mois avant que je touche rien de cette pension.

Mr. MANLEY.

Mon cousin, je viens de vous écouter patiemment, vous me faites pitié.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Vous avez bien raison ; ô ma chienne de femme !

Mr. MANLEY.

Je vous l'avois bien prédit.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Cela est vrai, mais le Diable lui même ne se feroit pas douté qu'elle iroit à lui de ce train là.

Mr. MANLEY.

Si vous restiez seulement 15 jours à Londres, vous verriez chaque jour 100 femmes qui ont les mêmes allures.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Ah ! c'est une méchante ville que celle-ci ! Sangbleu, à ce compte, si mes affaires ne tournoient pas bien à Westminster, je pourrois bien aller en prison pour dettes.

Mr. MANLEY.

Ma foi, il n'y a qu'un parti à prendre

pour vous. C'est de vous en retourner sans tarder par le même chemin que vous êtes venu.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Et les 1000 Guinées de pension, morbleu ? dois-je les laisser en arriere ?

Mr. MANLEY.

Croyez-moi, laissez tout en arriere, excepté votre famille.

LE CEEV. WRONGHEAD.

Mais, cousin, considérez la triste figure que je ferai dans ma Province si je m'en retourne ainsi.

Mr. MANLEY.

Vous la feriez bien plus triste dans une prison.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Vous n'avez donc pas bonne opinion de mes esperances ?

Mr. MANLEY.

Il faut, Monsieur le Chevalier, que je vous parle à cœur ouvert ; vous ne voyez pas la moitié des desastres qui vous attendent.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Bon Dieu, cousin, que voulez-vous dire ?
Mr.

Mr. MANLEY.

Voici l'état de vos affaires. Dans 8 jours d'ici vous perdrez votre place au Parlement, dans 15 jours Mylady vous fera aller en prison pour dettes, à force de voir bonne compagnie. Dans 24 heures d'ici, votre fille se laissera enlever par un aventurier, parcequ'elle ne connoit pas de meilleure compagnie. Et votre fils épousera clandestinement une fille de joye, parcequ'il ne connoit ni bonne ni mauvaise compagnie.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Mais pour l'amour de moi & de ma famille, pourquoi prévoiez vous tout ceci?

Mr. MANLEY.

J'ai des preuves de tout ce que je vous dis ; & j'en fais assez pour pouvoir vous assurer que si vous n'y mettez ordre dès aujourd'hui, vous ferez trop tard demain.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Merci de ma vie, vous m'effrayez ; eh bien , je me laisserai gouverner par vous, que faut-il faire?

Mr. MANLEY.

Je n'ai pas à présent le tems de vous instruire, mais ce soir à 8 heures, je serai

H 3

chez

chez vous , & je vous convaincrâi alors de la sincérité de mes intentions.

S C E N E V.

Un LAQUAIS, les Acteurs précédens.

LAQUAIS.

Monsieur, Mylord demande à vous parler.

Mr. MANLEY.

Je suis à lui dans l'instant.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Et moi, je vais chez moi vous attendre.
Ah, cher cousin, je vous ai une obligation éternelle. Jour de ma vie, quel terrible voyage je viens de faire ! *Ils sortent tous deux.*

S C E N E VI.

Le Theatre représente le Cabinet de Mylady Townly, qui va à sa toilette, appuyée sur Madlle Trusty.

LADY TOWNLY, TRUSTY.

TRUSTY.

MA chère Madame, qu'est-ce donc qui vous rend si triste & si abattue ?

LADY

LADY TOWNLY.

Comment pourroit-on être autrement, quand on ne dort point ?

TRUSTY.

Mon Dieu ; Mylady a sonné si tard, que je me flattois qu'elle avoit pris un peu de repos.

LADY TOWNLY.

Du repos , ceci est pire qu'un cabaret. Il vaudroit mieux coucher dans un Logis où il y auroit dix coches ; depuis le grand matin que les gens d'affaires de Mylord vous éveillent, jusques à midi qu'on entend les gros souliers des Laquais , on n'a pas une minute de repos de toute la nuit.

TRUSTY.

Il est vrai Madame, qu'il est bien desagréable que Mylord ne puisse pas se faire aux heures des gens de qualité ; cependant il faut avouer qu'il n'y a pas de Dame en ville qui ménage si bien les bonnes graces de son mari, que Mylady.

LADY TOWNLY.

Tu te trompes bien, ma chère Trusty, si tu me crois dans ses bonnes graces ; car enfin, quoique je me sois bien préservée de lui laisser prendre de l'empire sur moi,

je ne laisse pas d'avoir besoin d'argent beaucoup plus souvent qu'il n'est disposé de m'en donner.

TRUSTY.

Ah, Madame, si Mylord pouvoit seulement se laisser engager à jouer comme nous, il verroit alors ce que c'est de manquer d'argent.

LADY TOWNLY.

Ah, ne me parle pas d'argent. Sais-tu que je suis ruinée ?

TRUSTY.

A Dieu ne plaise, Madame.

LADY TOWNLY.

Ruinée, saccagée, pillée, dépouillée... de ma dernière guinée.

TRUSTY.

Cela ne se peut pas, Madame.

LADY TOWNLY.

Et je ne fais où prendre dix Guinées dans le monde. Que faire, Trusty ?

TRUSTY.

En vérité, Madame, je voudrois avoir assez de talent pour vous l'enseigner ; mais il faut espérer que Mylady aura un retour
de

de fortune ce soir, avec la compagnie qui doit se rendre ici.

LADY TOWNLY.

Mais il ne me reste pas une Guinée pour tenter mon sort.

TRUSTY.

Ha ! voila le mal ; cependant il me roule quelque projet dans la tête, si ce n'étoit pas trop tard....

LADY TOWNLY.

Parle incessamment, qu'est-ce ?

TRUSTY.

Votre Maitre d'hotel n'a-t-il pas reçu de vous il y a peu de tems 50 Guinees pour payer quelqu'un ?

LADY TOWNLY.

Ah ! oui... j'avois oublié... c'étoit pour paier ce... là... qu'est-ce que ce vilain nom.

TRUSTY.

Je m'en souviens, Madame, c'étoit pour paier Mr. du Luth votre ancien Marchand, que vous avez quitté il y a une année parce qu'il ne vouloit plus rien donner à credit.

LADY TOWNLY.

C'est ce misérable, justement ; si la som-

H 5

me

me n'est pas encore payée, va, cours, Trusty, & rapporte moi incessamment cet argent. *Trusty sort.*

LADY TOWNLY.

Non, jamais femme ne joua d'un si exécrable malheur. Perdre avec quatorze en premier. Non, après avoir laissé mettre à mes cotés cette Lady Wronghead, avec son poing rouge sur la table, je devois voir qu'il me seroit impossible de gagner un seul coup... Rester la nuit entiere debout, perdre tout son argent, songer qu'on gagne 1000 guinées, & se lever sans un Sol; & puis... comme je suis faite, quel air de déterrée! en un mot les plaisirs qu'on a dans le monde sont payés trop cher à ce prix. Si je n'avois honte de le penser, je serois tentée à présent de croire que Mylady Grace avec sa vie réglée n'a pas tort. Si mon sage époux pouvoit me laisser seulement une semaine sans gronder, & sans me faire de reproches, ce seroit pair ou non qu'au bout de 15 jours je haïrois le grand monde.... Mais je ne veux pas qu'on me force à le quitter, cela est positif.

Trusty rentre.

TRUSTY.

Ah Madame! cela est insoutenable, au

mo-

moment que je descendois, Mr. du Luth étoit à la porte, & au moment où je vous parle, votre Maitre d'hotel lui compte son argent.

LADY TOWNLY.

Cours à l'escalier, & crie lui de toutes tes forces, qu'il vienne me parler à l'instant.

Trusty sort.

TRUSTY sur l'escalier.

Mr. Surgage (a) hem ... vite un mot.

SURGAGE (maitre d'hotel) sur l'escalier.

Je viens à l'instant.

TRUSTY.

A l'instant est trop tard, il faut venir plutôt.

SURGAGE.

Je paye justement quelqu'un ici.

TRUSTY.

Jour de ma vie ! Est il fou ? paier quelqu'un. Montez, vous dis-je, Mylady veut vous parler. *Trusty rentre.*

H 6

LADY

(a) C'est encore un de ces noms, qui expriment quelque chose de relatif au personnage; en Anglois il s'appelle *Pontage*.

LADY TOWNLY.

Eh bien, ce monstre viendra-t-il ou non ?

TRUSTY.

Oui Madame, je l'entens qui monte aussi vite qu'il peut, en boitant.

LADY TOWNLY.

Ne le laisse pas entrer... il me feroit un si long verbiage de ses comptes, qu'il me tourneroit la tête.

SCENE VII.

Mr. SURGAGE, *Maitre d'hotel, tenant une bourse dans sa main,*

LADY TOWNLY, TRUSTY.

AH, il est tems que vous montiez ; ou sont vos 50 Guinées ?

SURGAGE.

Les voici, si vous ne m'aviez pressé si fort, j'aurois actuellement payé Mr. du Luth... il écrit en ce moment sa quittance.

TRUSTY.

Non ; Mylady ne veut pas que vous lui don-

donniez cet argent, elle dit qu'il n'y en a pas assez ; il y a parmi ceci une Pistole, & une Guinée trop légère... & puis il y a encore un mécompte, mais elle n'a pas le tems d'examiner cela pour l'heure, ailez dire à Mr. comment l'appellez-vous de revenir une autre fois.

LADY TOWNLY.

Qu'est-ce donc que tout ce bruit ?

SURGAGE.

Madame, s'il plaisoit à votre Seigneurie...

LADY TOWNLY.

Ah je vous prie, ne me tourmentez pas à présent, faites ce qu'on vous dit.

SURGAGE.

Comme il plaira à Madame. *Il sort.*

TRUSTY, *tenant la bourse.*

Voici les 50 Guinées, Madame, les jolies especes ! qui alloient tomber dans les sales mains d'un petit marchand, je tremblais pour elles ;... mais il me semble que Madame pourroit bien me donner cette Guinée légère... cela lui portera bonheur, *elle la prend.* Je vous remercie, Mylady.

LADY TOWNLY.

Mais je ne vous disois pas de la prendre.

TRUSTY.

Non, mais Mylady avoit justement un air comme si elle alloit me le dire, & je l'ai prise, pour lui en épargner la peine.

LADY TOWNLY.

Soit, tu l'as d'ailleurs mérité. Mais il me semble que cet homme fait du bruit là bas. Il faudra pourtant tâcher de l'appaiser un peu.

TRUSTY.

Je vais écouter. *Elle va à la porte.*

TRUSTY revenant.

Oui-Madame, ils sont aux prises, le maitre d'hotel & lui... bon Dieu, ils se battront... comme il jure !

LADY TOWNLY.

Quelle honte, pour un sage bourgeois de la Cité !

TRUSTY.

Ha ! tout est tranquille tout à coup. Le portier l'a peut être mis hors de combat. Je vais voir. *Elle sort.*

LADY TOWNLY.

Les gens de merier sont les plus importunes créatures du monde ! Il n'y a pas moyen de les contenter.

TRUSTY

TRUSTY revenant.

Ah, Madame, nous sommes perdues, perdues ! Mylord est sorti de sa chambre, & lui fait reciter sa lamentable histoire... S'il vous plaisoit de venir jusqu'ici, vous pourriez l'entendre vous même.

LADY TOWNLY.

Il n'y a pas de mal, voila qui s'arrangera de soi même ; sans perdre deux paroles, Mylord le paiera, je te garantis.

TRUSTY.

O Seigneur ! voyez Mylord qui vient lui même !

LADY TOWNLY.

Va-t-en en ce cas là. *Trusty sort.*

LADY TOWNLY seule.

Je crains d'être un peu embarrassée, mais il me rassurera.

SCENE VIII.

LORD TOWNLY LADY TOWNLY.

LORD TOWNLY.

Comment se peut-il, Madame, qu'un Marchand fasse du bruit dans ma maison, pour

pour de l'argent qu'il dit lui être dû par vous ?

LADY TOWNLY.

Vous ne prétendez pas, Mylord, me rendre responsable de l'insolence des autres ?

LORD TOWNLY.

Je prétens, Madame, que vous rendiez raison de vos propres desordres, qui en font l'occasion... Je croyois vous avoir donné de l'argent il y a trois mois, pour satisfaire cette espece de gens.

LADY TOWNLY.

Oui, mais vous voyez qu'ils ne le font jamais.

LORD TOWNLY.

Je ne prétens plus être votre dupe, Madame ; que sont devenues les dernières 500 Guinées que je vous avois donné ?

LADY TOWNLY.

Parties.

LORD TOWNLY.

Parties, par quel chemin ?

LADY TOWNLY.

A l'heure que je vous parle, je compte qu'elles ont fait le tour de la ville.

LORD

LORD TOWNLY.

Fort bien, je vois que la ruine de ma maison ne fera d'impression sur vous, que quand elle vous écrasera.

LADY TOWNLY.

Enfin, Mylord, si l'argent doit toujours être le sujet de nos conversations, je ne vous repondrai plus.

LORD TOWNLY.

Pardonnez-moi, Madame, vous m'écoutez & vous me répondez.

LADY TOWNLY.

Mylord, je vous avoue que ce langage est nouveau pour moi, & que je ne suis pas d'humeur de le souffrir.

LORD TOWNLY.

Allez, Madame, vous en souffrirez bien davantage avant que je vous quitte.

LADY TOWNLY.

Mylord, si vous m'insultez, vous vous en repentirez.

LORD TOWNLY.

Vous le prenez là sur un ton, Madame, qui ne peut se soutenir qu'avec beaucoup d'honneur, de mérite & d'innocence.

LADY

LE MARI
LADY TOWNLY.

Je méprise vos injures, & vos menaces. Vos griefs naissent de la petitesse de votre ame ; vous avez bien moins de sujets de plainte , que bien des maris de votre rang.

LORD TOWNLY !

Morbleu, Madame, viendrez-vous encore me reprocher votre vertu, & croiez-vous qu'il suffit de ne pas outrager son mari, par ce seul endroit ? A l'infidélité près, n'avez-vous pas tous les autres vices qui dégradent une femme. N'avez-vous pas perdu & ruiné votre beauté, votre fortune, votre santé & votre reputation, par des extravagances, & une vie dissipée ? Une femme galante n'en fait pas davantage, & si elle cache ses amours, elle est moins digne de blâme que vous.

LADY TOWNLY.

Je vois bien, Mylord, quelle espece de femme il vous faloit.

LORD TOWNLY.

Femme ingrate, si vous aviez voulu rentrer en vous même, je l'aurois trouvée chez vous. Nos loix devoient permettre le divorce pour cette espece d'adultere de l'esprit, comme pour celui du corps. Quand un mari perd le cœur de sa femme,
&

& ne partage plus ses plaisirs, qu'importe qu'elle soit possédée par un Fat, ou par un As noir

LADY TOWNLY.

Ce n'est pas ainsi Mylord, que vous le retrouverez, ce cœur, dont vous parlez.

LORD TOWNLY.

Il y a long tems, Madame, que j'ai cessé de l'espérer. Et puisque nous ne sommes pas faits pour être heureux ensemble, il est juste que nous soyons séparés & de cœur & de personne. Vous ne devez plus coucher ici. Il se peut que le deshonneur de votre mari seroit pour vous un amusement, mais cela ne me convient pas.

LADY TOWNLY.

Votre langage, & vos sentimens, Mylord, sont également nobles.

LORD TOWNLY.

Madame, Madame, il ne s'agit pas de plaisanter ; je romps avec vous.

LADY TOWNLY.

Si nous n'avions jamais contracté de nœuds ensemble, je m'en ferois aisément consolée ; mais prenez garde, Mylord, je ne reviendrai pas si aisément.

LORD

LORD TOWNLD.

Revenir ? Hola quelqu'un. *Un Laquais entre.* Qu'on appelle ma sœur & Mr. Manley.

LADY TOWNLY.

Vous ferez comme il vous plaira, Mylord, mais qu'ai-je donc fait, dont je ne puisse me justifier par l'exemple de cent femmes de qualité ?

LORD TOWNLY.

Le nombre des femmes vicieuses ne justifie pas la foiblesse d'un mari ; le meilleur des hommes peut avoir une femme méprisable en partage, mais en ce cas, il fait mieux pour son honneur de la mettre dehors.

LADY TOWNLY.

Je ne fais, Mylord, comment on vous envisagera dans le monde, mais je vous assure, que je ne rougirai jamais pour moi, en quelle compagnie que je dusse vous rencontrer.

LORD TOWNLY.

Ménagez un peu votre esprit, vous en aurez besoin tantot.

• SCENE

S C E N E IX.

LADY GRACE, Mr. MANLEY,

les Acteurs précédens.

LORD TOWNLY.

Monsieur Manley, je vais exiger de votre amitié un sacrifice qui ne sauroit assez avoir d'apologies.

Mr. MANLEY.

En ce cas, n'en faites point, pour augmenter le prix de mon service.

LORD TOWNLY.

Ma sœur, j'ai la même grace à vous demander.

LADY GRACE.

Disposez de moi, mon frere.

LORD TOWNLY.

Eh bien ! vous avez été tous temoins de mon malheureux mariage, foyez le en ce moment de ma separation. Je fais, Monsieur, que votre bon cœur, & celui de Mylady Grace, doit souffrir d'une pareille Scene. Je ne demande pas que vous cherchiez à me justifier, mais je me flatte que
vous

vous n'entreprendrez pas non plus , de prendre le parti d'une femme telle que la mienne.

LADY GRACE à part.

Oh Ciel ! je tremble !

LORD TOWNLY.

Pour vous, Mylady Townly, il n'est pas nécessaire que je vous repete mes griefs. Le monde n'en est que trop informé ! je veux , pour honorer la memoire de feu votre pere, vous entretenir, comme sa fille. Comme femme de Mylord Townly, vous avez eu tout ce que l'amitié d'un mari tendre peut donner, & (le dirai-je à notre honte mutuelle) plus qu'une femme ne peut desirer pour être heureuse. Mais il est tems de mettre fin à mes bontés. Un équipage, un grand train, une maison ne conviennent plus à qui n'en fait pas mieux user que vous. Le nécessaire ne vous manquera jamais. Mais il faut dire adieu à toute espece de luxe. Le carosse même, qui doit vous emmener d'ici, ne vous servira plus. Mylady *Lovemore*, votre bonne Tante, m'a promis ce matin, en fondant en larmes, de vous recevoir. Quand le tems, & votre situation vous auront fait rentrer en vous même, j'augmenterai votre pension. Mais si vous continuez à vouloir prodiguer le
peu

peu que vous aurez, ou à regretter la privation de vos plaisirs insensés, je rabattrai encore du peu que je vous donne, & je ne croirai pas de mes amis, celui qui me parlera de vous.

LADY GRACE *à part.*

Le cœur me saigne pour elle.

LORD TOWNLY.

O Manley, regarde la, remonte avec moi dans le tems passé, où je l'aimai tendrement. Il fut un tems, où je n'aurois pu croire que le vice habitât dans une si belle figure. C'est auprès d'elle que je crus trouver le bonheur. C'est en elle que me flattois de trouver pour jamais une compagne fidele, une amie douce, une mere tendre. Mais hélas, quelle fût mon erreur !

Mr. MANLEY.

Vous êtes offensé avec raison, Mylord, mais vous serez juste.

LORD TOWNLY.

Ne vous défiez pas de moi.

Mr. MANLEY.

Je vois que votre dernière apostrophe l'a frappée.

LORD

LORD TOWNLY.

Non, je ne prétens pas (quoique ce moment nous separe pour jamais) la punir au delà de ce qu'elle a mérité. Je sais que le public est avide de toutes les histoires qui sentent le scandale. Comme je sais que des résolutions telles que la mienne sont à l'ordinaire expliquées de la façon la plus criminelle, je veux déclarer devant vous deux, que je la crois innocente dans tout ce qui concerne la fidélité conjugale. Si vous entendez donc attaquer sa réputation de ce côté, vous devez la défendre.

LADY TOWNLY *en se tournant vers Lady Grace, & pleurant.*

Oh ma sœur !

LORD TOWNLY.

Si l'on parle de moi, ne parlez jamais que de la moitié de mes griefs, & laissez tomber le blâme sur moi. *Il fait quelques pas pour sortir.*

LADY TOWNLY *Je jettant dans les bras de Lady Grace.*

Soutenez-moi, o Dieu, cachez-moi devant tout l'univers !

LORD TOWNLY *revenant.*

J'avois oublié une chose . . . ma sœur,
vous

vous avez été son amie , quittez la avec plus d'amitié , que le ressentiment d'un mari outragé ne m'en a permis vis à vis d'elle. *Il veut sortir.*

Mr. MANLEY *le retenant.*

Non Mylord , vous ne devez pas la laisser ainsi. Encore un moment , que vous réfléchiez avec nous , ne peut vous faire aucun tort. Si les yeux sont les interpretes de l'ame , j'ose vous assurer , que son cœur est rempli de quelque chose , qui mérite votre attention , si vous pouvez vous résoudre à l'écouter.

LORD TOWNLY.

Non , mon ami , puisque nous devons nous séparer pour jamais , ma présence n'est plus qu'une insulte pour elle.

LADY TOWNLY.

Oui , Mylord , réfléchez . . . le peu que j'ai à vous dire ne mérite pas d'insulte , & vous êtes trop juste pour m'en accabler sans cela. Mais permettez que ces amis que vous avez appelés pour être témoins de votre ressentiment , le soient de mes dernières paroles.

I

LORD

LORD TOWNLY.

Je ne veux point, Madame, vous refuser cela.

LADY TOWNLY.

Vous vous êtes plaint, Mylord, de mon indifférence; mais quand je vous aurai fait l'histoire de mon cœur, vous cesserez de vous étonner de ma froideur.

LORD TOWNLY.

Eh bien Madame?

LADY TOWNLY.

Avant que je vous aie épousé, Mylord, le monde à force de me flatter m'avoit persuadée que j'étois une beauté; mon miroir, & plus encore ma vanité, me le confirmoient. Enivrée d'amour propre, je regardois tous les hommes comme des esclaves, & mon plus grand plaisir étoit de les tourmenter. Mon cœur insensible pour tous, me guida si peu à faire un choix, que j'en laissai mon pere absolument le maître. Sa tendresse pour moi me remit entre vos mains... des vœux éternels nous unirent, mais mon cœur n'étoit sensible qu'aux

qu'aux plaisirs bruïans. Je ne cherchois que le faste, l'éclat & la dépense. Je regardois l'autorité d'un mari comme une loi faite uniquement pour les laides ou pour les sottes. Pour directeur, j'avois mes passions, pour maître, mes volontés; vous même, Mylord, quelquefois trop épris de moi, avez favorisé mes plaisirs; vous ne prévîtes pas l'abus que je ferois de votre indulgence. Et quoique j'avoue mon ingratitude, il n'est pas moins vrai, Mylord, que votre indulgence a été ma perte. Secondant mes défauts naturels, & la chaleur de mes passions, elle a effacé tous les sentimens de la tendresse & du devoir.

LORD TOWNLY.

O Manley, où a donc été enterré ce cœur, pendant si long-tems?

Mr. MANLEY.

Peut-être qu'il n'est pas encore perdu.

LADY TOWNLY.

Ce que j'ai dit, Mylord, ne doit pas faire mon Apologie, mais ma confession. Mes égaremens (peut-être méritent-ils un nom plus fort) sont inexcusables. Ce qui est mal par sa nature ne peut-être ni pal-

lié, ni défendu avec succès. Il ne me reste rien, Mylord, que de me soumettre. Le tems seul vous prouvera mon repentir. L'oubli seul peut me faire espérer mon pardon. Si j'étois innocente, une vie retirée ne seroit pas un châtiment. Mais l'idée d'avoir mérité cette separation repandra le poison sur ma vie.

LADY GRACE

O l'heureux repentir !

LADY TOWNLY.

Adieu, ma sœur ! *Elle l'embrasse.* Votre vertu n'a pas besoin de prendre exemple en mon abaissement, mais quand vous croirez que j'ai expié mes égaremens, engagez votre frere à me les pardonner.

LORD TOWNLY.

Non Madame, vos égaremens sont oubliés chez moi, dès l'instant que vous les condamnez. Un repentir aussi vif & aussi sincere a operé le changement que je desirois dès long-tems.

LADY TOWNLY *en se tournant vers Lady Grace.*

Que tant de bonté me rend odieuse à moi-même !

LADY

LADY GRACE.

Que tant de délicatesse vous rend aimable !

LORD TOWNLY.

Deux amis long-tems séparés l'un de l'autre , par des circonstances ordinaires , se revoient avec un plaisir modéré. Mais pour nous , sauvés du naufrage , nous mêlons des larmes de joye à nos embrassemens. *Il embrasse Mylady Townly.*

LADY TOWNLY.

Quelles paroles , quel amour , quelle conduite repondra à tant de bienfaits !

LORD TOWNLY.

Conservez toujours le desir de me plaire , & vous le pourrez toujours !

LADY TOWNLY.

Oh ciel ! jusques à ce moment , Mylord , je n'ai point senti que j'avois un cœur à vous donner !

LORD TOWNLY.

J'atteste le ciel , que le moment qui réunit votre main à la mienne me fut

moins précieux que celui-ci. O Manley, & vous, chère sœur, vous avez souvent partagé mes ennuis ; prenez en ce moment part à mon bonheur ! Ma félicité est nouvelle, voici mon épouse, & ceci est mon vrai jour de noces !

LADY GRACE.

Ma chère sœur, (ce nom m'est devenu plus précieux en ce moment) recevez les vœux que je fais pour votre bonheur !

Mr. MANLEY.

Oui, puisse-t-il durer jusques à un âge reculé !

LORD TOWNLY.

Pour achever notre félicité, chère sœur, accordez à Manley cette main, qui sera la plus grande récompense de son amitié pour moi.

LADY TOWNLY.

Oui chère sœur, un jour tel que celui-ci. ...

LADY GRACE.

N'admet point d'excuse contre la joye de toute la maison.

Mr.

POUSSE A BOUT. 199

Mr. MANLEY.

Je suis donc plus heureux...qu'il n'est possible de le dire.

LORD TOWNLY.

Oh Manley, que le titre d'ami ajoute de prix à celui de frere!

Mr. MANLEY.

Tant d'amitié m'apprendra à la mériter.
Ils s'embrassent.

S C E N E IX.

Un LAQUAIS, les Acteurs précédens.

LAQUAIS.

MYlord, les appartemens sont remplis de Masques. Il y a plusieurs Dames & Cavaliers qui vous demandent avec Mylady.

LADY TOWNLY.

Je croiois, Mylord que vous aviez donné ordre pour empêcher ces assemblées tumultueuses.

I 4

LORD

LORD TOWNLY.

Non , ma chere , Manley a demandé pour des raisons particulieres qu'on s'assemblat ici cette nuit. *Au laquais.*

Allez dire que nous les joindrons à l'instant.

LADY TOWNLY.

Je ne ferai point bonne compagnie pour eux.

LORD TOWNLY.

N'importe , il seroit affecté de vous absenter aussi brusquement. Mylady Grace vous aidera à les recevoir.

LADY TOWNLY.

Je serai toujours bien , Mylord , quand je serai avec elle. C'est à vous , chere sœur , que je confie à l'avenir la conduite de ma vie. Je ne veux plus chercher le plaisir , qu'accompagné de l'innocence. Oui , apprenons à l'univers , que dans le mariage l'un n'est jamais heureux sans l'autre. *Ils sortent. (a)*

(a) On a omis ici une Scene de Masques assez inu-

SCENE X.

Le Théâtre change, & représente un autre appartement chez Mylord Townly.

Mr. MANLEY, LE CHEV.

WRONGHEAD.

LE CHEV. WRONGHEAD.

AH cher cousin, vous me faites dresser les cheveux à la tête, si ce que vous me dites est vrai, je fourerai toute ma famille lundi prochain dans un coche, & les ramènerai à la maison.

Mr. MANLEY.

Tenez seulement bon, Monsieur, & nous tâcherons de prévenir tout. Pour le coup, cachez-vous dans ce cabinet, & vos propres oreilles vous convaincront de ce que je viens de vous dire. Mais soyez

I 5 tran-

inutile à la Piece; il faut d'ailleurs remarquer, que dans les Pieces de Theatre Angloises la scène change & de nouveaux Acteurs reparoissent, au milieu d'un Acte, liberté proscrire au Theatre François.

tranquille jusques au moment que je vous donnerai un signe. Chut, à votre poste, voici déjà un couple qui arrive. *Ils se retirent dans la coulisse.*

SCENE XI.

MYRTILLE, RICHARD *en habits de Masques.*

RICHARD.

QUoi, est-ce ici la chambre du Chapelain?

MYRTILLE.

Oui, oui, parlez bas.

RICHARD.

Fort bien, mais où est-il ?

MYRTILLE.

Il sera ici dans l'instant, mais il dit qu'il ne peut nous marier sans témoins; quand le Comte & votre sœur seront venus, vous pourrez vous rendre ce service reciproquement.

RI-

RICHARD.

Bien, bien, les voici.

S C E N E XII.

LE COMTE BASSETTE, JENNY,
*en habits de masque, les Acteurs
précédens.*

LE COMTE BASSETTE.

Fort bien, voici votre frere , & son épouse, qui sont venus avant nous, ma chere.

JENNY.

Ah ! mon cœur est pour sauter ! je pensois que je ne me débarasserois jamais de la Mama ; mais enfin , pendant qu'elle étoit à voir danser , zeste , j'ai échappé en un clin d'œil ; sentez comme le cœur me bat.

LE COMTE.

Ah le petit coquin ; je vous jure que le mien en fait de même.

JENNY.

Ah ! vous dites cela . . . voions . . . ah Seigneur, il faute bien. Et le Chapelain où est-il ?

LE COMTE.

Mademoiselle Myrtille, allez voir je vous prie où il reste.

MYRTILLE.

Il n'attendoit que vous, Monsieur, je vais incessamment l'appeller. *Elle sort.*

JENNY.

Mais je vous prie, Monsieur, quand je ferai Comtesse, n'aurai-je pas le rang sur la Mama ?

LE COMTE.

Sans doute, ma chere.

JENNY.

Oh ! comme elle enragera, quand elle me rencontrera dans une Assemblée, ou que nous irons nous deux dans un carosse à six chevaux, à Hyde Park !

LE

LE COMTE.

Oui, oui quand elle entendra crier les Portiers de l'opera, Holà ! les gens de la Comtesse Bassete !

JENNY.

Oui, je le dis, cela sera délicieux. Et puis, il viendra un beau Monsieur, avec une Etoile & un Ruban sur l'habit, qui me donnera la main, jusqu'à ma chaise, tenant toujours son chapeau sous le bras ; haut le brancard, criera le porteur, & moi, Mylord, votre très-humble servante. On vous verra j'espere, dira Mylord, chez Mylady Quadrille... surement, Mylord. A ces mots je m'élance en levant mon panier jusques à la tête, & zeste, les porteurs volent ; la chaise berce, les flambeaux étincellent... Ah quel charme d'être une femme de qualité ?

LE COMTE.

Oui, ma chere, je le vois, il n'y a pas de duchesse à qui un équipage sie mieux qu'à vous.

JENNY.

Ayez soin de l'équipage, j'aurai soin des airs. *Elle chante.*

RI-

RICHARD.

Corbleu, je n'ai rien vu de si plaisant en ma vie que cette Mascarade. Sauf, qu'il me semble qu'il devrait s'y trouver un petit peu de lutteurs, ou de gens qui se battoient avec des Tricots, pour achever le plaisir de la fête. Mais où reste donc ce Chapelain ?

LE COMTE.

Oh le voici, je crois.

SCENE XIII.

MYRTILLE, Un CONNETABLE

(*Officier de Justice*) les Acteurs
précédens.

LE CONNETABLE.

EH bien, Madame, où est le personnage que je dois arrêter ?

MYRTILLE *montrant le Comte.*

Le voici.

LE COMTE.

Que Diable est ceci ? Le Chapelain masqué en Connetable.

LE

LE CONNETABLE.

Chapelain, vous n'y êtes pas, Monsieur, si vous êtes le Comte Bassete, j'ai un ordre de vous saisir.

LE COMTE.

Que Diable signifie tout ceci?

LE CONNETABLE.

C'est une petite lettre de cachet du Lieutenant de Police pour vous saisir comme ayant fait un faux billet.

LE COMTE.

Que la foudre l'écrase !

LE CONNETABLE.

Ainsi, Monsieur, vous aurez la bonté de quitter un peu cet habit de fou, & de me suivre.

JENNY.

Oh, Seigneur, qu'est-ce donc ?

LE COMTE.

Rien, ma chère, c'est un jeu de Masquerade.

RI-

RICHARD.

Oh , oh , est-ce la tout ?

SCENE XIV.

Mr. MANLEY, LE CHEV. WRONG-
HEAD *entrant & tombant sur Richard*
un bâton à la main, les Acteurs préce-
dens.

LE CHEV. WRONGHEAD.

N On , maraut , ce n'est pas tout.

RICHARD.

Oh Seigneur ! oh , il m'a cassé les reins !

Mr. MANLEY.

Arrêtez , arrêtez , cousin Wronghead ,
ayez pitié de mon filleul.

LE COMTE.

Morbleu , voici Manley , je suis perdu !

SCENE

SCENE XV. & DERNIERE.

LADY WRONGHEAD en habit de masque, les Acteurs précédens.

LADY WRONGHEAD.

QU'est-ce donc que ceci? pour l'amour de Dieu, voulez-vous assassiner mes enfans?

LE CONNETABLE.

Rien du tout, Madame, il s'agit seulement d'un petit Acte de faux.

LE CHEV. WRONGHEAD à Jenny.

Et vous, Mademoiselle haut le pied, savez-vous ce que vous alliez faire, épouser un coupe jarret.

JENNY.

Oh! Papa, que dites-vous, le Comte n'est-il pas un homme de qualité?

LE CHEV. WRONGHEAD.

Oui, oui, de ceux qui ne sont pas encore pendus.

LADY

LADY WRONGHEAD *à part.*

Elle alloit l'épouser.

Ah la coquine ! voilà donc ce qui l'occupoit depuis quelque tems ! Et moi, je vois bien que j'ai été la bonne amie d'un voleur de grand chemin !

Mr. MANLEY.

Monfieur le Connetable , faites votre office.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Ah Mylady, Mylady, voilà votre voyage à Londres. Mais je veux être maitre à mon tour. Vous n'avez qu'à faire vos paquets cette nuit même ; & dès le moment que mes chevaux pourront aller, vous retournerez dans la province, vous & vos deux magots.

LADY WRONGHEAD.

Vous vous trompez très fort, Monfieur le Chevalier, je ne pretens pas bouger de le Ville.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Morbleu, Madame, vous ne voulez pas bouger !

Mr.

Mr. MANLEY.

Arrêtez, Chevalier ; je crois que j'aurai quelque pouvoir sur l'esprit de Mylady.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Ah, cousin, vous êtes un vrai ami.

Mr. MANLEY à Mylady qu'il prend
à part.

Ecoutez, Madame ; la seule vengeance que j'ai prise du petit billet que vous avez fait tenir à Mylady Grace, c'est de sauver votre famille. Voyez donc si vous voulez la ramener tranquillement à la maison... si non... voici une lettre qui est tombée entre mes mains... si le Chevalier Wronghead la voioit...

LADY WRONGHEAD à part.

Ah ! mon billet au Comte, où je lui donne un rendés-vous !

J'en mourrai de confusion !

Mr. MANLEY.

Eh bien, Madame, que dirai-je au Chevalier Wronghead ?

LADY

LADY WRONGHEAD.

Mon cher Monsieur, je ne fais plus ce que je fais. Je suis à vos ordres, préservez seulement mon honneur.

Mr. MANLEY.

Monsieur le Chevalier, Mylady partira quand vous voudrez.

LE CHEV. WRONGHEAD.

Ah cousin, c'est bien à vous que j'en ai l'obligation.

Mr. MANLEY.

Il ne nous reste plus rien à faire, que de mettre en sûreté ce galant-homme-ci.

LE COMTE.

!Ah! Monsieur Manley, j'espère que vous ne me perdrez pas.

Mr. MANLEY.

N'avez-vous pas forgé ce faux billet de 500 Guinées?

LE COMTE.

Je vois, Monsieur, que vous connoissez votre monde, ainsi je ne prétens pas vous
en

en imposer. Mais il n'en est arrivé de mal à personne ; il suffit que vous m'aiez empêché de m'établir dans cette famille, sans vouloir m'oter l'espérance d'entrer dans une autre.

Mr. MANLEY.

Ecoutez, Monsieur, si vous voulez échapper d'ici, il faut, pour qu'on ait compassion de vous, en avoir pour une pauvre fille que vous avez perdue.

LE COMTE.

Moi, Monsieur ?

Mr. MANLEY.

Vous ; & vous ne pouvez lui vouloir du mal, d'avoir servi de témoin contre vous, après vos procédés. Il ne vous reste d'autre parti à prendre que de l'épouser.

LE COMTE.

Ah Monsieur !

Mr. MANLEY.

Point de paroles, une femme, ou la prison !

LE

LE COMTE.

Ah quel choix cruel ! Mais, enfin Monsieur, puisqu'il le faut, je suis trop galant pour ne pas préférer Mademoiselle.

Mr. MANLEY.

Eh bien, il faut que vous soyes mariés à l'instant, par le Chapelain, que vous aviez arrêté.

LE COMTE.

Soit, puisqu'il le faut... Venez, mon épouse, je ne serai pas le premier, qui, pour s'échapper d'un nœud coulant, se sera jetté dans un autre.

MYRTILLE.

Venez, Monsieur, point de regret, vous aurez au moins une fois joué franchement & de beau jeu.

Mr. MANLEY.

Allons, Monsieur, pour vous prouver que je ne vous veux pas de mal, voici un billet de 500 Guinées, qui vaut mieux que le votre, & que je donne pour dot à votre femme. Et vous Monsieur le Connétable, au lieu de mener Monsieur en prison, menez le au chapelain, & ne le quittez point qu'il ne soit marié.

LE

LE COMTE.

Ah Monsieur, comment reconnoître tant de bontés !

LE CHEV. WRONGHEAD

Et moi, avant de partir, je veux être sur d'être quitte de cet homme pour jamais. Venez Mylady, & mes enfans, allons tous assister à la cérémonie.

FIN du cinquieme & dernier Acte.

